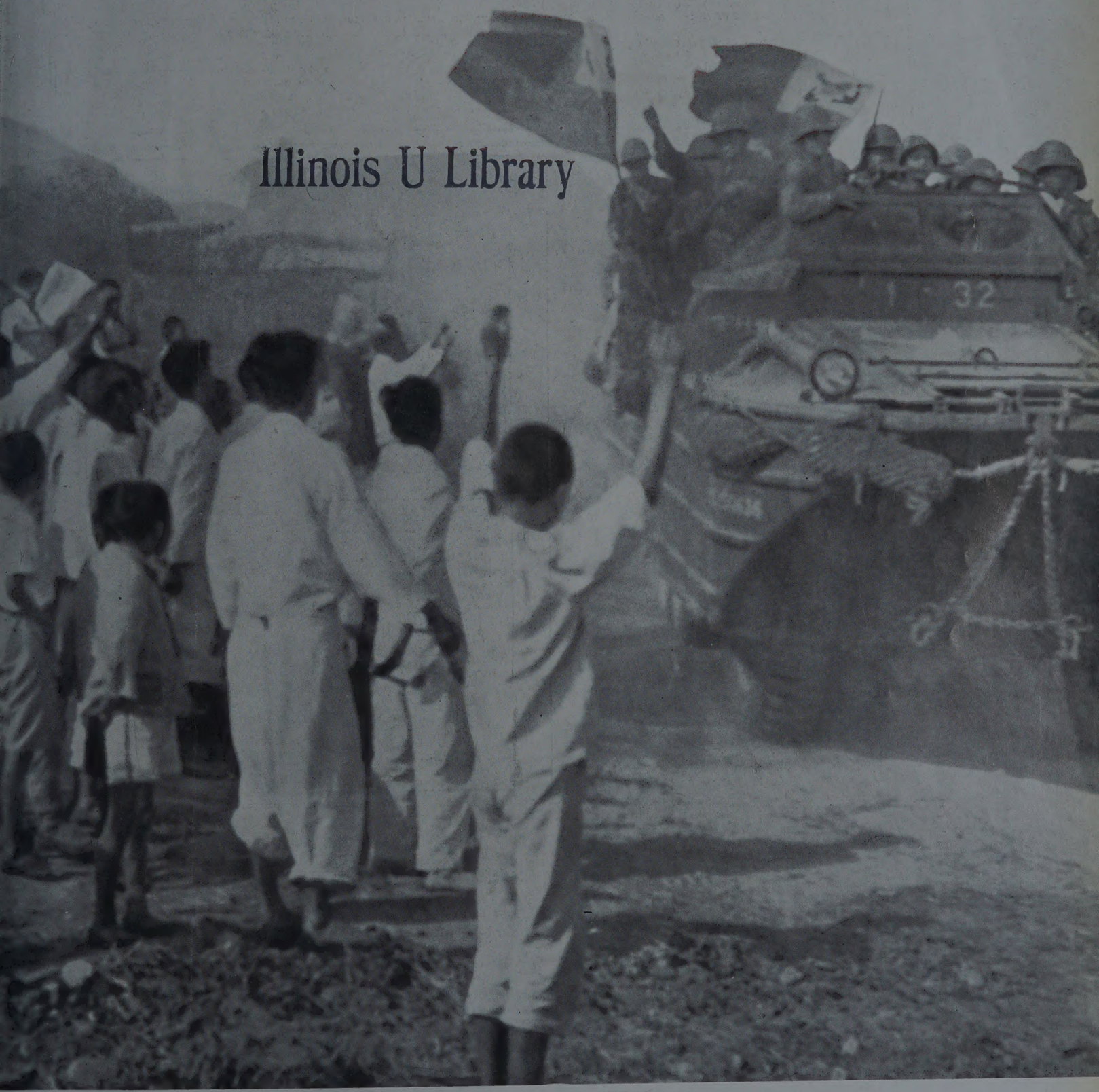
30 SEPTEMBRE 1950 N° 259 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



QUAND LES « MARINES » AVANCENT...

Ayant tout d'abord franchi la rivière Han au moyen de leurs chars amphibies, les « marines » poursuivent leur offensive. Les voici traversant un village situé aux environs de Séoul, dont la population réserve l'accueil le plus chaleureux aux légendaires « cols de cuir », ainsi qu'à leur glorieux fanion. Phot. A. P.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

MARVIN
depuis 1850...

C'est en 1850 que deux jeunes Français, originaires d'Alsace, fondaient à Saint-Imier, Suisse, un petit Atelier d'Horlogerie.

Et, depuis... à la Chaux-de-Fonds, Métropole Horlogère Suisse, une des Manufactures les plus importantes, produit, fait rayonner et hautement apprécier, dans 70 pays, les Montres MARVIN.

Munies d'un organe régulateur auto-compensateur, les Montres MARVIN sont insensibles aux variations de température.

MARVIN

Pub. Nahmias

A 10

Tulipe odorante orangeFavourite

L'ÉTABLISSEMENT HORTICOLE
LÉON PIN
vous conseille de planter actuellement son colis

"FLEURS DE PRINTEMPS"

Cet assortiment, qui contient les plus jolies espèces connues, vous permettra d'obtenir une floraison extrêmement brillante.

Il contient également des variétés nouvelles et curieuses que vous serez parmi les premiers à posséder. — Enfin, en pratiquant la culture chinoise sur cailloux, décrite dans la notice jointe à l'envoi, et qui ne présente aucune difficulté, vous pourrez obtenir pour NOEL et le JOUR DE L'AN de magnifiques coupes de Narcisses *fleuris et parfumés.*

LE COLIS "*FLEURS DE PRINTEMPS*" CONTIENT

La valeur commerciale de ce colis est de 935 frs. Il est offert au prix exceptionnel de **625** FRS franco port et emballage à domicile

5 ***Anémones*** tubéreuses variées.
5 ***Crocus*** variés.
3 ***Jacinthes*** odorantes à grandes fleurs en trois coloris (blanc, bleu, rose).
10 ***Tulipes*** des fleuristes de tous coloris.
1 ***Tulipe Noire***, coloris nouveau unique.
1 ***Tulipe nouvelle parfumée*** "ORANGE FAVOURITE".
10 ***Narcisses*** de Chine pr culture sur cailloux.
5 ***Renoncules*** de France variées.

Nous pouvons également fournir un demi-colis contenant : 5 Anémones, 1 Jacinthe, 3 Tulipes des Fleuristes 1 Tulipe noire, 5 Narcisses, 5 Renoncules, prix du demi-colis : 325 francs franco.

COLIS ROSIERS "A" SPÉCIAL

Le colis "A" SPÉCIAL est offert au prix particulièrement avantageux de : **985** FRS franco à domicile

"LES DIX PLUS BELLES ROSES"

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de Roses de tous coloris, sujets greffés soigneusement étiquetés, qui fleuriront abondamment dès la première année, de mai à novembre.

Chaque colis comprend un rosier nouveau AMI LEON PIN, rose chamois teinté ocre. Ce rosier a obtenu la médaille d'or aux expositions de PARIS et de LIMOGES, il donne les plus grosses fleurs connues.

Une notice illustrée sur les Roses est jointe gratuitement.

Paiement par mandat ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus). C. P. 91845 Lyon.

L'utile et l'agréable dans votre jardin

ETABT HORTICOLE
LEONPIN
Saint-Genis-Laval Rhône

Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement afin de faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage, un Cyclamen de Naples à fleurs roses pouvant être cultivé sur cailloux comme les Narcisses.

SYNERGIE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

TRISTE RETOUR

— Votre femme est tombée dans un gouffre ?

— Oui. Nous étions « cordés », mais son poids a fait casser la corde !

— C'est affreux !

— Et la corde était neuve !

PANIQUE

Le Soleil. — Tu as l'air toute secouée, pauvre Terre ?

— Il y a de quoi ! Avec leurs guerres et leurs bombes atomiques ils finiront par me faire sauter !... Ça me donne des tremblements !

JOYEUX RETOUR

— Vous revenez de vacances avec un teint superbe et une mine radieuse ! Quel traitement avez-vous suivi ?

— Pendant deux mois je n'ai pas lu un seul journal !

RENTRÉE... PÉNIBLE

Le professeur. — Que se passe-t-il ?

Les parents de l'élève Pénible. — Il ne veut pas revenir en classe ! Mais nous tenons absolument à le « pousser » dans ses études !

DEUX MISÈRES

— Ayez pitié d'un malheureux orphelin, ma bonne dame !

— Vous tombez mal, mon pauvre ami. On vient de me voler pour 30 millions de bijoux !

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1750-1829) — MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

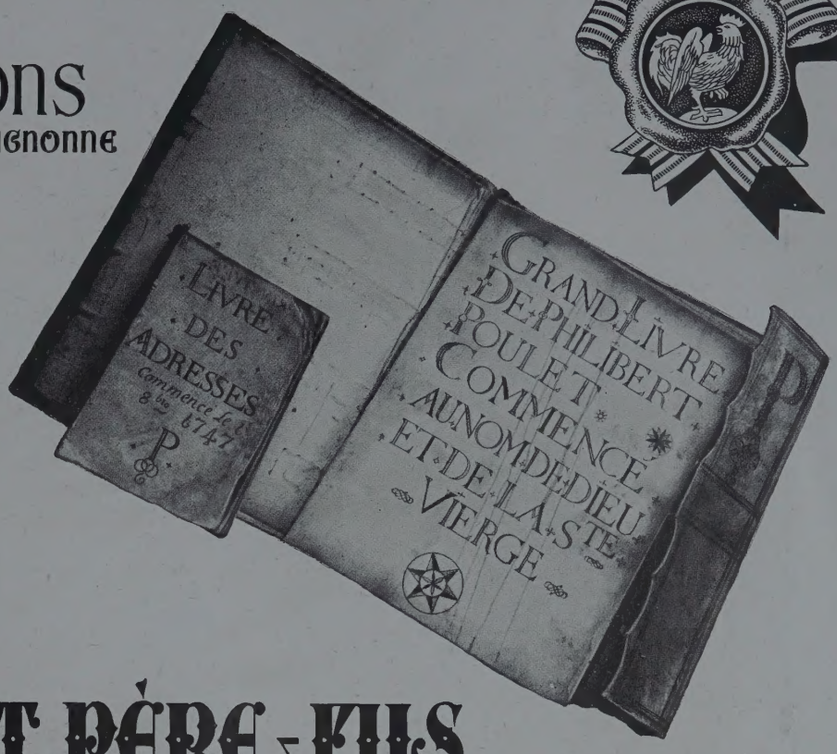
PHILIBERT (1776-1821) — JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) — JANE GALLET — GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

PETITE...
..EN DIMENSIONS SEULEMENT

la Sonorette

MARQUE DÉPOSÉE

PUISSANTE, MUSICALE, SENSIBLE

Comme un grand poste

5 LAMPES
Toutes ondes y compris les ondes courtes 30 à 50 mètres BAND SPREAD

La Sonorette est présentée dans une gamme très variée de ravissants coloris.

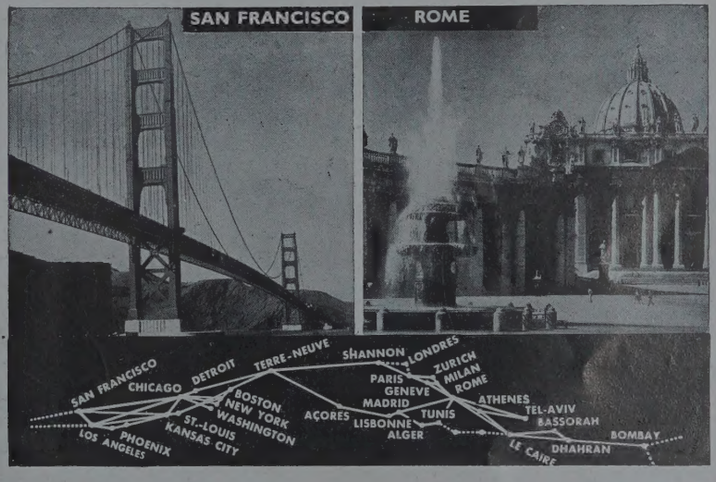
Pas d'excuses!... A l'encontre d'autres postes ayant les mêmes dimensions, la SONORETTE ne demande pas un traitement de faveur parce qu'elle est petite et charmante.

La SONORETTE vous apportera les mêmes stations que les plus grands postes, clairement et distinctement, sa tonalité vous surprendra et vous plaira grandement. Sur ondes courtes, la SONORETTE est très puissante et s'accorde très facilement. On découvre aisément toutes les stations sur son cadran miroir lumineux. **11.950** frs

Sonora RADIO
Usines et Bureaux
Puteaux - (Seine)

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant S.2 contenant toutes les caractéristiques sur ce poste.

Il n'y a qu'une SONORETTE et SONORA seul fabrique la SONORETTE



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

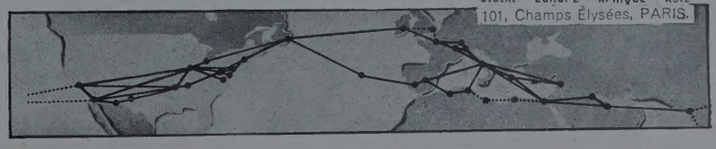
Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs Élysées, PARIS.

.50.29

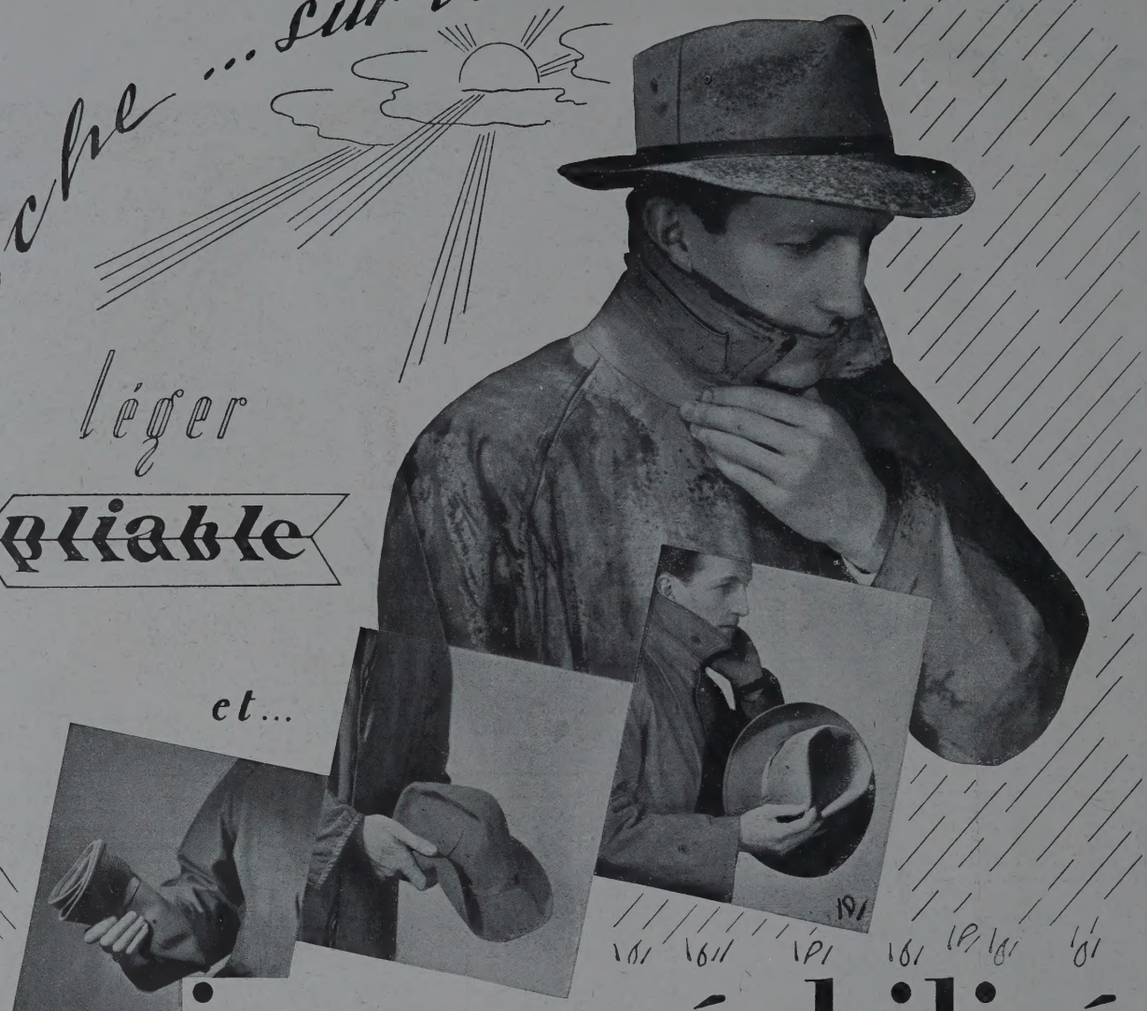


de votre poche ... sur votre tête

léger

pliable

et ...



imperméabilisé

RALLYE

MOSSANT

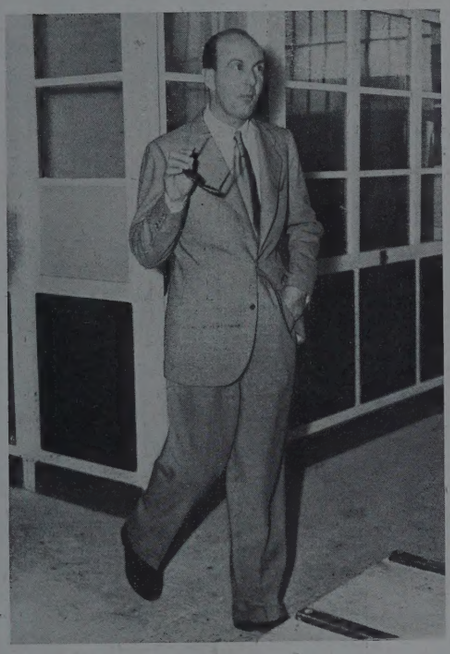
Publ. SACHA.

3me ANNÉE — NUMÉRO 259

30 SEPTEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

A NICE, APRÈS AVOIR VISITÉ LE MUSÉE MASSÉNA, LE PRINCE NAPOLÉON SIGNE LE LIVRE D'OR.



VENANT D'ESPAGNE, L'EX-ROI HUMBERTO D'ITALIE ARRIVE A NICE POUR Y VOIR SA MÈRE.

SUR LA CÔTE D'AZUR

AU CAP D'ANTIBES, LE PRINCE SADRY KHAN VA S'ADONNER AU PLAISIR DE LA NATATION.

ERROL FLYNN ET LA MÔME MOINEAU A PALM-BEACH

L'automne, amenant avec lui de fraîches journées, a fait son apparition. Déjà, à un carrefour parisien, un marchand de marrons a installé son éventaire. Premiers signes des temps rudes qui s'acheminent au ciel. Mais, ailleurs, l'été se prolonge et prodigue à l'arrière-saison tous ses charmes. C'est le cas sur la Côte d'Azur, où l'on continue de se livrer aux plaisirs de la vague marine et du soleil. Et peut-être ces jours ont-ils encore plus de lumineuse séduction que la brûlante canicule. Aussi les touristes sont-ils nombreux sur cette rive privilégiée. Bien des personnalités y viennent chercher un moment de détente, et des rencontres cordiales — voyez ci-dessus — s'y produisent. Phot. Intercontinentale.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

NEW-YORK. Au Waldorf-Astoria, le Conseil de l'Atlantique — Conseil des Douze — que préside M. Dean Acheson, a succédé au Conseil des Trois. La table des délégués est la même : on a seulement mis des rallonges.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

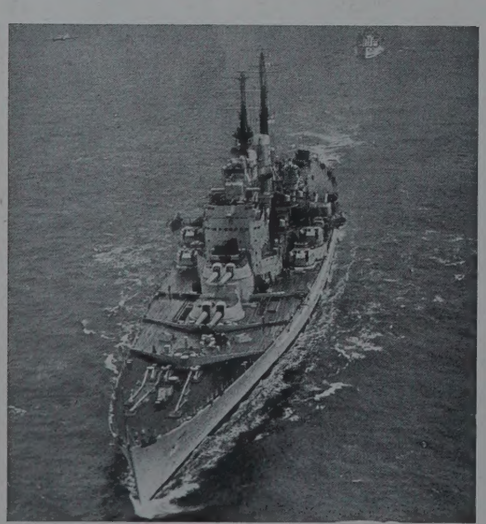
SAINT-CAST. L'étrave de la frégate météorologique *Laplace* marque dans la baie de la Fresnaye le lieu où le navire a sauté sur une mine magnétique. Sur 92 personnes à bord on a retrouvé 22 morts et il y a 29 disparus, dont le commandant Rémusat. M. Pleven assistait aux obsèques nationales faites aux victimes.

LONDRES. La foule stationnait nombreuse devant la Chambre des communes pendant le débat sur la nationalisation de l'acier. Le projet, combattu par M. Churchill, devait être adopté à 6 voix de majorité.

NEW-DELHI. Le pandit Nehru, premier ministre indien, a visité les régions sinistrées de l'Assam. Il a étudié sur place les moyens de secourir avec le maximum d'efficacité les malheureuses populations

LONDRES. La princesse Elizabeth, accompagnée de ses deux enfants, Charles et Anne, est venue prendre quelques jours de repos auprès du roi et de la reine dans leur château de Balmoral, en Ecosse.

BUENOS-AIRES. M^me^ Peron a reçu dans les salons du ministère des Affaires étrangères les artistes du corps de ballet de l'Opéra, notamment Serge Lifar, Lycette Darsonval et Micheline Bardin.



PORTSMOUTH. Chaque automne les bâtiments de la Home Fleet partent pour une longue croisière. Cette année, ils ont à leur tête le cuirassé *Vanguard*, battant pavillon de l'amiral sir Philip Vian.

LONDRES. *Au delà des grilles...* plus de la moitié des fameux « bus » londoniens sont restés plusieurs jours durant enfermés dans les dépôts par suite d'une grève qui portait sur 17.000 employés.

LA HAYE. La reine Juliana et le prince Bernhard arrivent au parlement, dont la souveraine va ouvrir la session. Le détachement qui va participer à la guerre en Corée avec les forces de l'O. N. U. rend les honneurs.

LA SEMAINE

BOSTON. Ouragans et raz de marée se sont succédé sur les côtes du Massachusetts, où ils ont causé de graves dégâts, comme on peut en juger par cette maison de Plum-Island coupée en deux par une vague.

HONG-KONG. Un détachement de gurkhas vient d'arriver dans la forteresse anglaise pour renforcer la garnison, récemment diminuée par l'envoi d'un fort contingent sur le théâtre d'opérations coréen.

RETHONDES. Le célèbre wagon de l'armistice avait été détruit pendant la dernière guerre. Afin de conserver le souvenir du 11 novembre, le wagon a été reconstitué et replacé en forêt de Compiègne.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'utilisation néfaste et même criminelle qui est faite, désormais, de presque toutes les découvertes scientifiques, même des plus belles, même des plus nobles, même de celles qui ne semblent pas susceptibles, au principe, de se retourner contre l'homme, cette utilisation par laquelle les fous et les fanatiques confisquent au profit de leurs passions les beaux travaux des savants, nous engage à proposer à ces savants certains problèmes dont la solution ne semble pas comporter de déviations malfaisantes, au moins dans l'état présent des choses.

Je propose donc aux chercheurs qui souffriraient d'une pénurie de thèmes, je leur propose de nous trouver, et le plus vite possible, *le parabruit*, *le bruit à courte portée* et *le bruit dirigé*.

Il y a vingt ans, effrayé par la menaçante marée du bruit, j'ai demandé la création d'un *parc national du silence*. L'essai que j'avais consacré au développement de cette idée fut accueilli par des sourires amusés : l'affreuse symphonie du vacarme n'en était encore qu'au prélude. Les sociétés citadines n'étaient pas encore enivrées, étourdies, ahuries comme nous les voyons aujourd'hui.

Contre le bruit, j'entends surtout le bruit des autres, certains individus particulièrement sensibles ont entrepris de se défendre : Marcel Proust travaillait, dit-on, dans une chambre blindée, c'est-à-dire dans une chambre aux murailles revêtues de liège. C'est une solution précaire et strictement individuelle. Les services de police, d'autre part, ont entrepris de prendre des mesures collectives et, par exemple, de modérer l'usage du klaxon, dans les agglomérations. Je pense que l'avertisseur demeure nécessaire dans une foule de cas : il rappelle à l'ordre les usagers de la route, il instruit les piétons ou les cyclistes de l'approche d'un danger. La solution, sur ce point, doit être, scientifiquement, différente. Enfin la grande productrice de bruits absurdes, la radio, doit, paraît-il, aux termes des ordonnances de police, rester dans les limites du raisonnable et du courtois. Je déclare que tout ce que l'on a pu entreprendre en ce sens m'apparaît comme inefficace et même dérisoire.

Une grande ville comme Paris devrait, pendant l'été, offrir un refuge de calme et presque de recueillement : les autos sont moins nombreuses que pendant les autres saisons, beaucoup de citadins sont aux champs ou à la plage. L'amoureux de silence pourrait être, sinon comblé, du moins traité cordialement. Hélas ! des fenêtres ouvertes, même en ces heures de vacances, s'échappe ce qu'il nous faut bien appeler un torrent de déchets sonores. Adieu, la sérénité !

★

La parole est donc aux savants. Le parabruit, que je réclame, serait un appareil permettant de neutraliser les ondes sonores dans un rayon déterminé. Dans l'ordre de la *tehessef* on a fait tant d'inventions, et des plus abracadabrantes, qu'il me semble fort possible de découvrir et de mettre au point un appareil qui, sans le secours d'obstacles matériels, arrêterait les ondes de manière à protéger tantôt un individu, tantôt un groupe humain plus ou moins considérable.

Le second appareil intéresserait l'émetteur de bruit et lui permettrait de briser le flux sonore à 2 mètres, 10 mètres, 20 mètres de son origine. Comme il ne faut pas trop compter sur la bienveillance et la politesse des hommes, en notre siècle affolé, le briseur d'ondes, soigneusement réglé, serait obligatoire dans les villes et villages. Ceux qui ne s'y plieraient pas tomberaient sous le coup des lois.

Enfin, lancés sur cette voie, les savants pourraient trouver quelque sûr moyen de diriger le bruit. Le très utile avertisseur, par exemple, le klaxon, enverrait uniquement son bruit dans la direction de l'obstacle ; les maisons riveraines, surtout dans leurs parties supérieures, demeureraient hors du champ.

Des inventions de cet ordre sont-elles irréalisables pour des savants qui parlent si volontiers d'opérer la transmutation des corps simples ou de détruire la vie sur tout un continent ? Ces inventions seraient suprêmement utiles en renvoyant l'esprit surmené dans la reposante solitude. Je ne vois pas encore en quoi de telles inventions pourraient servir à la guerre et à la destruction. Cela dit, je ne m'engage pas plus avant. Il ne faut désespérer ni de la malveillance, ni de la malfaisance humaines.

Aux Nations Unies M. Warren Austin, délégué américain, présente une pièce a conviction : un fusil-mitrailleur russe pris aux Nord-Coréens.

DE LA GUERRE EN ASIE A LA DÉFENSE DE L'EUROPE

Le grand drame mondial qui sous ses multiples aspects se déroule de Berlin jusqu'au 38e parallèle, fait actuellement un abcès de fixation en Extrême-Orient. Durant longtemps la France, pourtant, y était seule a dresser, en Indochine, un rempart contre le débordement du communisme panslave, isolée, sans le moindre concours, même l'appui moral de ses alliés lui était marchandé. Il aura fallu la brusque attaque communiste contre la Corée du Sud pour amener les nations soucieuses de leur liberté à une vision plus nette du péril commun.

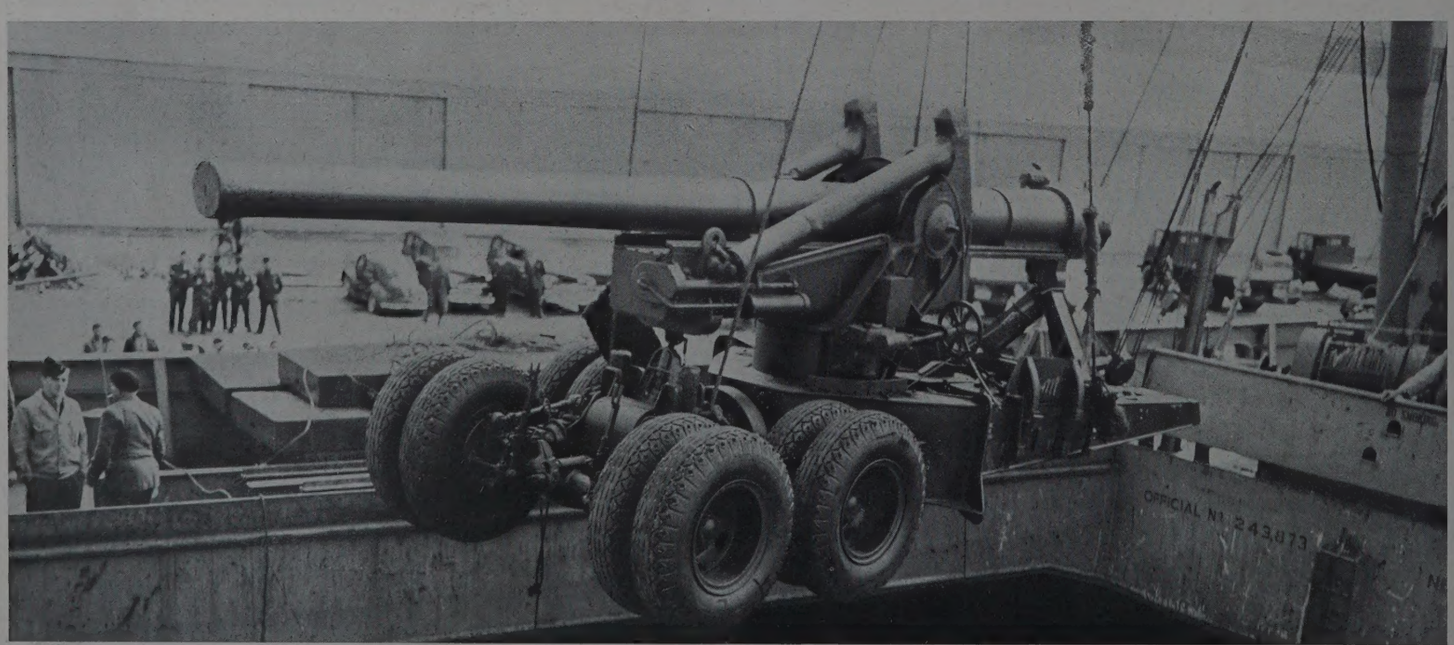
Sous la menace s'opère peu à peu un rassemblement qui jusque-là se manifestait surtout en paroles ; l'offensive rouge aura eu du moins ce résultat de réaliser, dans les faits et sur le terrain, ce front commun international que les Nations Unies roulaient en vain dans les palabres internationaux, comme l'éternel rocher de Sisyphe.

S'ils supportent toujours le gros de l'effort, les Etats-Unis ne sont plus seuls en Corée. Sous les plis du drapeau de l'O. N. U., grandes et petites nations sont entrées au service de la communauté internationale, dans cette force armée que M. Dean Acheson, à Flushing Meadows, réclame actuellement de l'assemblée de l'O. N. U.

Et cette solidarité s'étend au champ de bataille voisin, celui où les nôtres combattent. A l'heure où le Kominform asiatique, cherchant une diversion à ses revers coréens, semble exiger du Vietminh une nouvelle offensive, l'Amérique accélère et amplifie ses envois de matériel, canonnières et avisos, chasseurs et bombardiers, aux forces franco-vietnamiennes.

Parallèlement, en fonction de la même impérieuse nécessité où se trouvent les peuples pacifiques de décourager une agression possible, l'Europe se décide à mettre enfin au point son armature défensive. Les lourds sacrifices récemment consentis sur le plan militaire par l'Angleterre, par la France et par les petites nations de l'Ouest auront pour corollaire un accroissement substantiel des effectifs que les Etats-Unis entretiennent à l'heure actuelle en Europe centrale. Et, du même coup, les Alliés se préoccupent d'étudier les modalités d'une contribution effective de l'Allemagne de l'Ouest à la défense commune, compte tenu, espérons-le, des légitimes préoccupations qui sont celles de la France, trois fois envahie.

Ainsi, sous l'empire du danger, la digue protectrice de l'Occident s'étendra depuis les confins de l'Asie orientale jusqu'au front de l'Elbe. On peut le regretter pour le prestige de l'humanité, mais il faut bien constater qu'en l'occurrence, la peur, sentiment sans noblesse, se sera montrée meilleure conseillère que le souci très égoïste des intérêts particuliers.



Le matériel américain arrive a un rythme accéléré a l'Europe occidentale, qui s'efforce de mettre sur pied un nombre de divisions suffisant.

LE GÉNÉRAL MARCHAND, COMMANDANT LES TROUPES FRANÇAISES DANS LE NORD-VIETNAM, A ORGANISÉ LES CONTRE-ATTAQUES APRÈS LA CHUTE DE DONG-KHÉ.

AU TONKIN
L'ACTIVITÉ VIETMINH SE RANIME

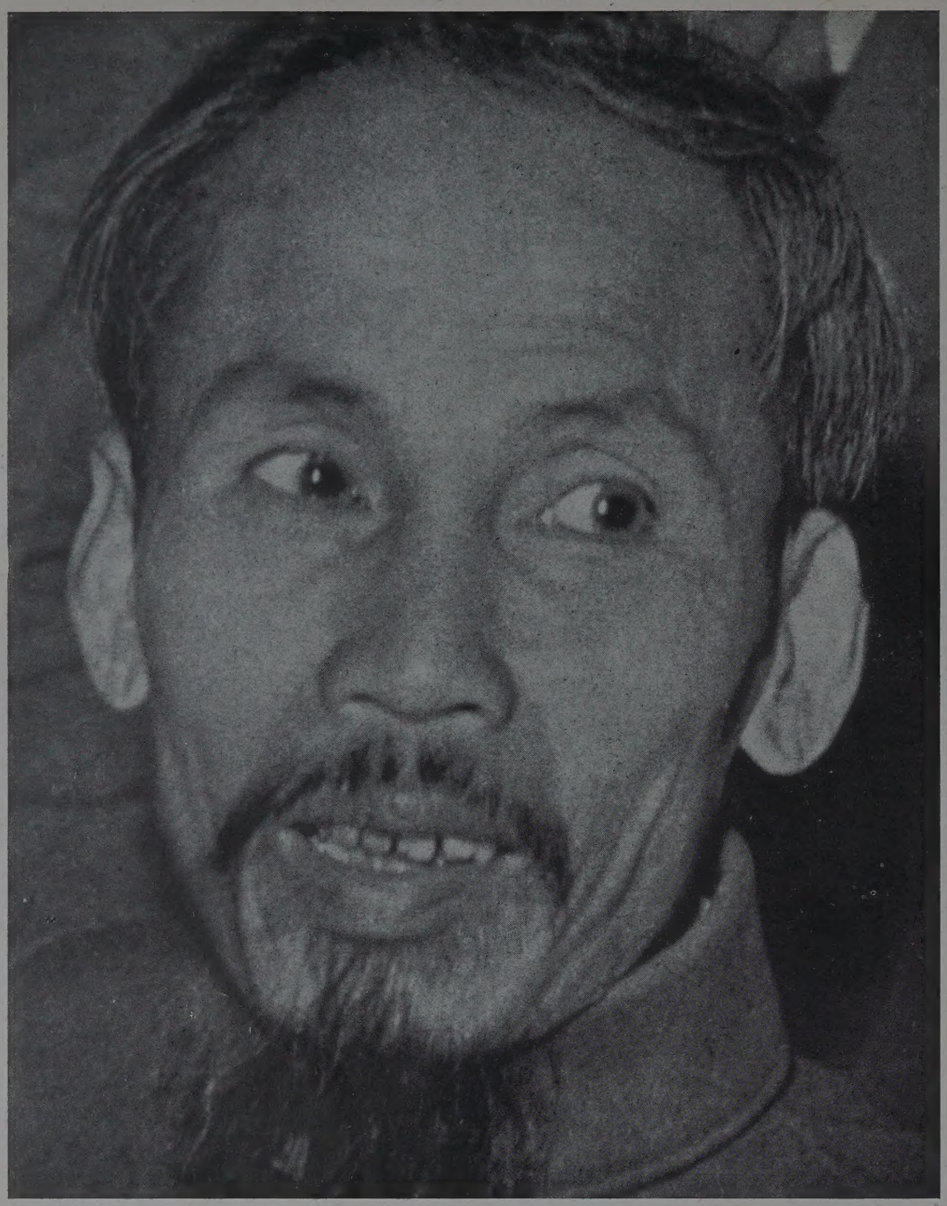
Au Tonkin, où depuis deux mois régnait un calme relatif, le Vietminh manifeste soudain une recrudescence d'activité. Les attaques déclanchées contre plusieurs postes-frontières mettaient en œuvre des moyens puissants, aussi bien en ce qui concerne les effectifs que le matériel. Les assaillants ont utilisé notamment des mortiers lourds et des armes automatiques, évidemment en provenance de la Chine communiste.

A quoi correspond cette brusque offensive du Vietminh ? S'agit-il du prélude à l'opération de grande envergure annoncée depuis un certain temps par le commandant des forces du Vietminh, le général Giap ? Se trouve-t-on en présence d'une démonstration qu'on voudrait spectaculaire afin de parer au mauvais effet que l'évolution de la situation en Corée ne peut manquer de produire sur le moral des « masses » ? Ou bien, plus simplement, s'agit-il d'opérations locales qui auraient pour objet d'habituer au feu les éléments jeunes, sortis il y a peu des camps d'entraînement installés en territoire chinois ? En même temps qu'elles aguerriraient ces jeunes troupes, de telles actions permettraient au commandement vietminh de « tâter » notre capacité de résistance et, en cas de succès, même précaires, d'utiliser ceux-ci pour la propagande. C'est à quoi, du reste, il n'a pas manqué lors de la chute de notre poste de Dong-Khé. La radio du Vietminh exploita largement ce résultat... bien que l'occupation de Dong-Khé eût été suivie, à bref intervalle, de son évacuation ! Dès que les colonnes de secours approchèrent, les Rouges se retirèrent en effet sur des bases situées de l'autre côté de la frontière.

Si le Vietminh se risquait à lancer une offensive générale, que pourrait-il espérer ? Il dispose d'environ 50.000 hommes. Pour enrayer cette attaque, si elle se produisait, il est indispensable que les soldats français disposent d'un matériel abondant et perfectionné. L'aide américaine s'intensifie, du reste, et l'on peut penser que, pendant son séjour à Washington, M. Jules Moch ne manquera pas d'insister pour que notre pays reçoive dans la lutte qu'il mène en Indochine une assistance massive. D'autant qu'il ne peut plus faire de doute que cette lutte d'Indochine et la guerre de Corée sont deux aspects de la même entreprise de subversion communiste, dont l'épicentre est à Moscou.

FACE A LA CHINE, L'UN DES POSTES-CLÉS DE LA FRONTIÈRE : MONCAY.

A TRAVERS LA BROUSSE, LA CONTRE-OFFENSIVE DE NOS TROUPES PROGRESSE.



LES DESSEINS ASIATIQUES DE L'U.R.S.S.

HO CHI MINH INSTRUMENT MYSTÉRIEUX

Par notre envoyé spécial Lucien BODARD

Il y a encore un mystère Ho Chi Minh.

Ce n'est plus celui de son existence. Longtemps on a pu se demander si le vieux leader rouge vivait encore. Il semblait que lui aussi avait matériellement disparu depuis les massacres d'Hanoï. Certes, dans la théorie, il subsistait pleinement : à la fois comme chef de l'Etat vietminh et comme chef du gouvernement, il jouissait apparemment de toutes les prérogatives attachées à ces charges. C'était lui qui, dans une cabane en bambou au milieu de la brousse tonkinoise, présidait le Conseil des ministres. C'était lui qui signait les papiers officiels, lançait des messages à la radio, définissait la ligne — la vraie ligne sans déviation. Cependant on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un fantôme. Car en toutes ces manifestions il n'était aucune trace palpable du chef révolutionnaire.

Pourquoi n'apparaissait-il jamais devant ses fidèles, au fond du « réduit » vietminh du Haut Tonkin ? Pourquoi depuis trois ans personne — aucun Vietnamien, aucun étranger et naturellement aucun Français — ne l'avait-il vu ou entendu ? Car les messages radiophoniques d'Ho Chi Minh n'étaient pas lus par lui, car les documents signés Ho Chi Minh n'étaient pas de lui ou seulement « par ordre » car les interviews qu'il accorda à des journalistes anglo-saxons se bornèrent à des échanges télégraphiques. Bien plus, jamais il ne se montra en chair et en os, avec sa barbiche et son regard intense, dans les manifestations à l'étoile d'or dont le Vietminh est pourtant si prodigue dans ses fiefs ! Dans ces conditions étranges, non seulement des Français, mais beaucoup de Vietnamiens en arrivèrent à des hypothèses hardies. Ho Chi Minh, tuberculeux, ne serait-il pas mort d'épuisement ou de maladie dans sa jungle de Thai-Nguyen ? D'autres imaginaient son exécution pure et simple, selon le processus révolutionnaire du chef tombé « en minorité », au sein du Tong-Bo, composé de quelques communistes endurcis et obscurs.

De tous ces indices, on pouvait croire qu'Ho Chi Minh était déjà un vaincu à cette époque. Aussi beaucoup de Vietnamiens ajoutèrent foi aux rumeurs largement répandues qu'il aurait été secrètement liquidé fin 1948 près de Thai-Nguyen. Ces hypothèses se révélèrent fausses lorsque, par suite d'une série concordante de témoignages, on eut la certitude qu'Ho Chi Minh était en vie et même en bonne santé : cette preuve fut apportée à l'occasion d'un nouveau déchirement au sein du Tong-Bo, à propos de ce traité secret qui mettait pratiquement le Vietminh sous la coupe des communistes chinois. Ho Chi Minh s'y serait vainement opposé. Ainsi, en même temps que l'existence du tribun était prouvée, apparaissait ce nouveau mystère : quelle avait été, durant toutes ces dernières années, sa puissance réelle au sein du Vietminh ?

LES « MOUS » ET LES « DURS »

Le temps est passé où le monde croyait naïvement au monolithisme du communisme. Il est au contraire apparu qu'il ne vivait que dans la lutte des factions et que la dépendance des partis étrangers à l'égard des Soviets eux-mêmes était moins rigide, mais plus complexe qu'on ne le supposait. Le conflit mondial avait distendu les liens. Certes, depuis le schisme de Tito, l'U. R. S. S. a réagi — avec brutalité en Europe, mais avec plus de précautions dans cette Asie qu'elle contrôle encore mal. On a vu comment Staline a traité Mao Tse Toung, par quel étrange mélange de flatteries, d'exigences et de concessions.

Ces différends internes de l'univers communiste ont leurs lois et leur éthique particulières, difficilement perméables aux non-initiés. Cependant on peut admettre qu'au sein du Vietminh, et plus particulièrement du Tong-Bo, s'est produite la lutte classique des « mous » et des « durs », la même que celle qui s'est déroulée au sein des satellites balkaniques, la même que celle qui paraît se poursuivre encore en Chine. La courbe du conflit a presque partout été semblable. Au début ont prévalu les formules largement exploitées de la « main tendue », de « l'union nationale », de la république populaire », dont Dimitrov avait été le théoricien. Le Vietminh

SUR CE PLACARD, STALINE, MAO TSE TOUNG, HO CHI MINH, SYMBOLISENT L'AMITIÉ RUSSO-SINO-VIETMINH SOUS UN ASPECT HIÉRARCHIQUE.

n'alla même pas si loin — il en demeura à la « république démocratique » ; bien plus, sous prétexte de concorde, il dissolvait officiellement le parti communiste indochinois. Car, en sa faiblesse relative, le communisme annamite avait besoin, en 1945, de s'adjoindre, pour réaliser son opération capitale — la prise du pouvoir, le véritable levain de l'Asie d'après guerre — le nationalisme. Des années durant, ce communisme dissous avait pu, par subterfuge, entraîner la majeure partie du pays dans la guerre antifrançaise — pour la « libération ».

Mais en même temps, le communisme, par un travail constant, minutieux et implacable, s'était, à l'intérieur même du Vietminh, emparé de tous les leviers. Bien plus, il en était arrivé, par des

manœuvres complexes de liquidation et de noyautage, à faire peser une terreur permanente sur tous ceux qui n'étaient pas du parti. Le Vietminh, sous emprise communiste, alla jusqu'aux massacres : des dizaines de milliers de nationalistes antifrançais, mais réfractaires, furent cruellement égorgés en masse dès 1946, aussi bien au Tonkin qu'en Cochinchine. De plus, la situation internationale, en opposant à l'état pur les deux blocs, n'imposait plus les mêmes ménagements. Il devenait inutile de servir extérieurement la carte « démocratique » pour tromper l'opinion, tant en France que dans les nations anglo-saxonnes. Au contraire il fallait jouer le va-tout pour la Cause, prendre parti pour le communisme, pour Moscou, pour Staline, contre l'autre camp, celui de Bao Daï, de la France et de l'Occident en général. Il fallait enfin faire, ce qui pour les Vietnamiens est le sacrifice suprême, l'alliance avec les Chinois — car, bien qu'ils fussent rouges, ils étaient quand même de la race héréditairement ennemie. Dans de pareilles conditions il apparaissait que les dernières concessions faites aux derniers nationalistes devenaient des charges pesantes : le communisme allait lever le masque.

Mais là devait s'aiguiser la lutte des deux tendances classiques : « Ne nous découvrons pas encore complètement, disaient les mous, car les vieux oripeaux nationalistes peuvent encore servir. » C'était le clan Ho Chi Minh qui tenait ce langage, désormais teinté de déviationnisme opportuniste. Il est curieux que presque tous les ouvriers de la première heure, tous ceux qui furent les pionniers des temps difficiles de la répression et de la prison, et qui, après les grands triomphes russes, retournèrent chez eux en idoles, presque en sous-Staline locaux, il est curieux que les Tito, les Dimitrov, les Ho Chi Minh, peut-être les Mao Tse Tung, en soient arrivés aux conceptions personnelles, marquées d'une touche nationaliste. On sait à quelle hérésie cela a mené Tito... Certes, les autres tribuns sont soigneusement demeurés dans les cadres orthodoxes — et cependant contre eux, sans doute inspirés par Moscou, se sont dressés des jeunes. Ceux-là avaient été formés dans un temps plus proche, où l'U. R. S. S., suffisamment établie, ne dressait plus que d'aveugles exécutants, les fonctionnaires de la mystique purement stalinienne. Ainsi à Mao Tse Tung fut accolé Liou Chao Shi — poussé brusquement des profondeurs du parti jusqu'à la vice-présidence. Contre Ho Chi Minh, au sein même du Tong-Bo, le véritable surveillant, le maître peut-être, était un inconnu de quarante-deux ans, Dang Xuan Khu. C'était le modèle même du théoricien qui, politiquement formé à Moscou et à Yenan, avait écrit des ouvrages destinés à l'enseignement doctrinal des militants. Ayant aussi appris les techniques de la guérilla dans l'école de Liao Tchéou, où le maréchal nationaliste chinois Tchang Fa Koué avait autrefois rassemblé tous les révolutionnaires vietnamiens réfugiés, sans doute dans l'espoir de les utiliser ultérieurement à son propre compte, Dang Xuan Khu fut à l'origine de ces tactiques qui ont tellement gêné les troupes françaises.

Les deux tendances existaient depuis longtemps au sein du Tong-Bo. Mais quand commença réellement le heurt : dès 1946 ? ou seulement lors de l'arrivée des communistes chinois sur la frontière tonkinoise ?

SUR LA CORDE RAIDE

Il est probable que certaines dissensions commencèrent à propos des massacres d'Hanoï de décembre 1946. A cette époque Ho Chi Minh était dans toute sa gloire — même pour les camarades du parti. Il bénéficiait du prestige attaché au vieux révolutionnaire qui avait dirigé le comité « Orient » à Shanghaï, qui avait été à la tête du Kominform pour tout le Sud-Est asiatique. Mais surtout il était l'homme qui avait pris le pouvoir avec une habileté extraordinaire, par un simple tour de passe-passe, en « jouant » le Kuomintang. Au lieu de respecter l'engagement solennel, pris en une heure difficile, de n'agir que conjointement aux armées de Tchiang Kai Chek et à leurs auxiliaires annamites du Dong Ming Hoi, Ho Chi Minh s'était tout simplement installé à Hanoï dans la place laissée vacante par la capitulation nippone. Il s'engageait ainsi dans un engrenage fatal, car, chargées par les « Grands » de mission internationale, des divisions célestes ne tardèrent pas à pénétrer dans Hanoï ; avec elles arrivaient également les « nationalistes » du Dong Minh Hoi. La tension devint telle qu'Ho Chi Minh n'eut plus que cette planche de salut : l'accord avec les Français. De fait, après l'arrivée de la 2e D. B., les troupes chinoises finirent par s'en aller, et le Vietminh put massacrer leurs alliés annamites, imprudemment demeurés en arrière. Mais le problème était posé : que faire avec les Français désormais de retour ?

On sait que cela finit par l'assaut brusqué de décembre, préparé et ordonné par le Tong-Bo. Dans quelle mesure Ho Chi Minh s'y opposa-t-il ? Il semble cependant que, pendant toute cette année 1946, il ait cherché un arrangement avec les Français. Après les échecs des conférences à Dalat et à Fontainebleau il prenait sur lui de signer à Paris le *modus vivendi*. Sans doute redoutait-il pour le Vietminh encore mal organisé l'épreuve de la guerre, surtout quand le Kuomintang faisait encore barrage avec la Chine communiste. Certains soutiennent qu'Ho Chi Minh lutta alors désespérément contre le Tong-Bo ; en fait, il semble qu'il se soit incliné assez aisément devant l'inévitable.

Avant de signer l'accord de mars 1946 avec les Français, Ho Chi Minh, au cours d'un meeting monstre, avait demandé au peuple : « Voulez-vous la paix ou la guerre ? » Et toute la foule avait hurlé : « la guerre. » Il avait quand même signé... Et cependant, peu après, les divergences avec les Français apparaissaient insurmontables. Déjà le Vietminh commençait ses préparatifs guerriers. Cependant, avant la décision définitive, il avait été convenu d'attendre le résultat des élections d'octobre en France, qui, croyait-on dans son sein, devaient donner le pouvoir aux communistes. Espoir vain. Dès lors, et pendant même la tournée fameuse d'Ho Chi Minh en France, le Vietminh organisa l'agression. Le tribun tenta un dernier effort par le *modus vivendi*. Mais dès son retour de France cela lui fut reproché comme une trahison. Ho Chi Minh se rallia à la majorité afin de rattraper son prestige. Aussi demeura-t-il l'idole.

Des années durant le Tong-Bo continua à faire la guerre dans le cadre Ho Chi Minh de la « république démocratique » et de l' « union nationale ». Avec quels égards les communistes n'affectaient-ils pas de traiter les camarades hors parti, et jusqu'aux catholiques. En effet, dans la lutte qui se prolongeait ils avaient besoin de tout le monde. En face, d'une part, la France, renonçant peu à peu à un compromis avec le Vietminh, commençait, sous le signe de Bao Daï, le débauchage des nationalistes, traitant en Cochinchine avec les cao-daïstes, les hoa-haos, les bin-xuyen. Par ailleurs le Tong-Bo, avant-poste du communisme international, recevait de Moscou cette instruction : « Actuellement, ne comptez que sur vous ; durez... » Le problème majeur était donc de retenir les « nationalistes » aigris contre le noyautage rouge. Et, comme les égards risquaient de ne plus suffire, il y eut en même temps la terreur à usage interne. Ce dosage des bons et des mauvais procédés, qui réussit à préserver à peu près la cohésion vietminh, ne pouvait être fait que sous l'égide du « patriote » Ho Chi Minh. Quelle a été la participation véritable du tribun à ces extraordinaires équilibres entre la flatterie, la répression, le nationalisme, le stalinisme, etc. ? Des mois durant Ho Chi Minh a été gravement malade. Le reste du temps il menait une existence précautionneuse de vieillard. Cependant le tribun conservait assez de crédit pour intervenir, de façon peut-être prépondérante, quand il fallait prendre des décisions critiques.

LA TENTATION « TITISTE »

Mais la vraie crise du parti devait commencer avec la victoire de Mao Tse Tung. Désormais le Vietminh était accolé à la terre rouge : de Berlin à Thai-Nguyen, c'était le communisme sans discontinuer. Désormais le Tong-Bo entrait dans un jeu bien plus vaste, à l'échelle universelle : il lui fallait s'aligner, se reconvertir aux directives nouvelles, et tout d'abord au traité avec les Chinois, lequel aboutissait pratiquement à faire passer le Vietminh sous l'allégeance des communistes célestes. Naturellement, Dang Xuan Khu préconisait cet ordre nouveau ; mais Ho Chi Minh ? Il était pleinement d'accord pour la réception d'armes et même de techniciens chinois, de façon à intensifier la guerre vietminh contre les Français. Mais il s'opposait à l'entrée éventuelle de troupes chinoises sur le territoire du Vietnam, à cause des conséquences. Certes, on pouvait désormais mépriser les réactions des nationalistes du Vietminh, maintenant suffisamment jugulés par la police du parti et par l'appareil administratif. Mais que se passerait-il si un schisme éclatait au sein du parti communiste indochinois lui-même ? Parmi les communistes de fraîche date, combien ne céderaient-ils pas à une tentation « titiste » — quand ils verraient les divisions de Ma Tse Tung pénétrer dans le pays, réquisitionner à leur tour, comme le faisaient déjà les troupes de Tchiang Kai Chek en 1945, le riz du delta ? Ce pourrait être la catastrophe.

A vrai dire, pour Dang Xuan Khu et les siens, ces arguments paraissaient d'une autre ère. Les jeunes, élevés dans la certitude de la technique stalinienne, croyaient à la domination automatique par les procédés éprouvés du parti. Cette contrainte, au contraire, serait l'épreuve purificatrice qui permettrait de détecter et de réprimer les éventuels défaillants. Le moment était venu d'apparaître en communistes intégraux et de se battre pour le parti, sans plus de ménagements pour tout ce qui était national.

On connaît l'issue : Ho Chi Minh, remplacé comme chef de gouvernement par Dang Xuan Khu, ne conservant dans son pays que l'honorifique fonction de chef d'Etat. Mais presque simultanément la radio vietminh annonçait la promotion nouvelle du tribun, qui, retrouvant un rôle de sa jeunesse, allait diriger le Kominform dans tout le Sud-Est asiatique. Dans cette information étonnante, y avait-il plus que le souci classique de sauver la face d'une idole rouge un peu déteinte ? Ou bien s'agissait-il d'une utilisation différente correspondant à quelque plan de Moscou ?

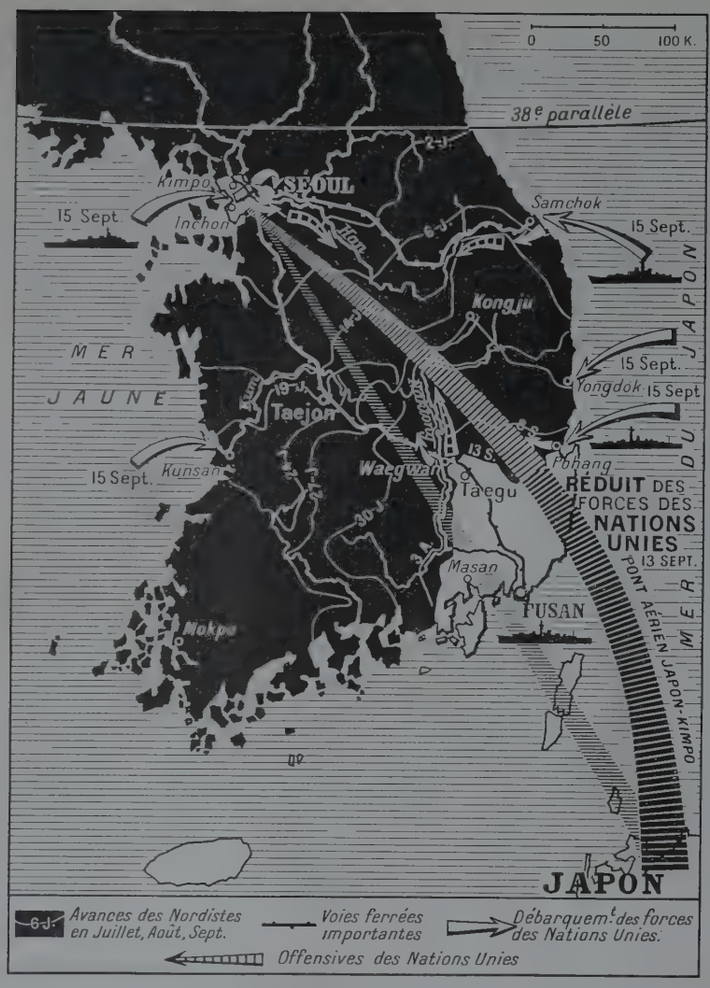
L'ÉNIGME ASIATIQUE

A vrai dire, cette promotion d'Ho Chi Minh soulève l'énigme majeure de l'Asie : que veut faire l'U. R. S. S. avec les communistes chinois ? Malgré l'orthodoxie de plus en plus prononcée de Mao Tse Tung et de son équipe, il est matériellement impossible aux Russes de contrôler entièrement l'immense parti communiste chinois. De là une méfiance certaine du Kremlin en face de la Chine de Mao Tse Tung. Ce potentiel encore inconnu, les Russes peuvent l'exploiter de deux façons :

— *ou comme instrument de guerre économique contre l'Occident.* Il y a d'abord cette opération négative par laquelle le régime rouge, en fermant un marché de 400 millions d'hommes à l'univers capitaliste, lui crée un immense manque à gagner. En plus, la Chine intervient activement pour épuiser au moins une économie européenne, celle de la France, considérée comme le pilier éventuel de l'Occident, en entretenant, selon des niveaux calculés, la guérilla indochinoise. Ainsi, par nécessité, le Vietminh serait subordonné aux Chinois. Mais pour tout le reste du Sud-Est il se pourrait bien que l'U. R. S. S. désirât éviter une pénétration de cette Chine rouge déjà bien puissante. La révolution, elle y serait faite, mais par des réseaux purement soviétiques, selon les antécédents de Borodine et de Galen. Et il paraîtrait naturel que l'ancien lieutenant de Borodine, Ho Chi Minh lui-même, fût chargé de ce travail « d'agit-prop » (agitation-propagande) auquel il avait déjà consacré sa vie. D'autant plus qu'Ho Chi Minh pourrait être contrôlé par des agents russes ;

— *ou comme instrument de conquête asiatique,* en faisant donner à travers le Sud-Est les forces de Mao Tse Tung — directement ou indirectement. Dans ce cas Ho Chi Minh, à la tête de ses réseaux russes, serait simplement le contrôleur de Moscou.

Ainsi le tribun, étrangement fidèle à son personnage, demeure l'instrument mystérieux — dont on ne sait même plus, finalement, sous les guirlandes et les auréoles, la puissance et même la nature. Il est simplement un pion majeur dans le grand jeu de Moscou, celui qui fait face à l'autre « Grand » : Mao Tse Tung. Mais, quel que soit le sort personnel d'Ho Chi Minh, le Vietminh de Dang Xuan Khu n'est plus qu'une filiale du communisme chinois, travaillant avec lui dans le même but : au triomphe universel du stalinisme ; ce qu'a en face de lui le corps expéditionnaire, c'est toute l'immensité rouge... jusqu'à Berlin.



EN CORÉE LE GÉNÉRAL MAC ARTHUR RENVERSE LA SITUATION ET SÉOUL EST PRIS

Le cours des événements de Corée s'est trouvé brusquement renversé. Les Américains, sortant — plus tôt qu'on ne le supposait — de la défensive à laquelle ils étaient astreints par leur infériorité numérique, ont, par une manœuvre hardie, repris l'initiative des opérations et leur mouvement offensif les a portés jusqu'à Séoul, que le gouvernement communiste avait abandonné, et qui a été pris après une lutte acharnée.

A vrai dire, ce renversement de la situation n'était pas absolument imprévu. Non seulement le président Truman et le général Walker, chef du corps expéditionnaire, avaient fait de claires allusions à l'éventualité d'une prochaine contre-offensive, mais différents signes, et, en particulier, l'intensité des bombardements d'aviation le long de la côte occidentale de Corée, surtout dans la région d'Inchon, donnaient à penser aux observateurs que l'heure du débarquement n'allait guère tarder à sonner.

En fait, poursuivie avec ardeur pendant une longue période, la poussée communiste se trouvait, environ le 10 septembre, stoppée. « Nous sentons un net affaiblissement de l'ennemi », disait le général Walker. Effectivement, et malgré certaines réactions locales, le commandement nord-coréen étalait ses forces le long du « réduit » avec l'intention manifeste de contenir les troupes américaines qui s'y trouvaient et aussi, par la dispersion de ses unités, de soustraire celles-ci aux effets des bombardements massifs et ininterrompus de l'aviation des Nations Unies. Les escadrilles de bombardiers procédaient, en effet, à un travail de « neutralisation » qui ne visait pas seulement le port d'Inchon et ses alentours, mais nombre d'autres installations militaires.

Le 15 septembre, le débarquement avait lieu à Inchon. Très rapidement, les « marines », dont un formidable tir de barrage avait précédé l'irruption, s'emparaient de la ville et pénétraient profondément à l'intérieur des terres. En même temps, sur le pourtour du « réduit », les troupes qui défendaient Taegu perçaient le front au nord de cette ville.

Le commandement américain avait donc réussi à protéger sa tête de pont de Fusan, malgré les efforts réitérés d'un adversaire numériquement supérieur, à accumuler dans ce réduit du matériel et des réserves, permettant ainsi l'opération qui venait de se déclencher. Tout cela en trois mois.

Le général Mac Arthur, qui avait assisté au débarquement, avait mis en œuvre une tactique qui lui est familière. S'emparer de Séoul était évidemment son objectif premier. Psychologiquement, il attendait de la chute de la capitale coréenne un choc dont on aperçoit facilement l'importance. En outre il s'assurait de la sorte le contrôle des communications dans le triangle Séoul-Inchon-Suwon.

C'est là le premier acte d'un ensemble d'opérations qui ont pour objet, selon l'expression du général Mac Arthur lui-même, la « désintégration » de l'armée nord-coréenne. Comme nous l'avons dit, le débarquement qui a clos la première partie de la guerre est l'application par le commandant en chef américain d'une doctrine qui a sa faveur et qu'il avait expérimentée avec succès dans la guerre du Pacifique : d'abord affaiblir l'adversaire en temporisant et provoquer, en attendant l'arrivée de renforts massifs, selon le processus décrit par divers théoriciens militaires, « son anéantissement par ses propres efforts ». Manœuvre classique, souvent employée, et dont le deuxième temps est naturellement le passage à l'offensive lorsque le commandement estime qu'il est rendu possible par le degré d'épuisement de l'ennemi.

Comment surviendra cette « désintégration » de l'armée nord-coréenne escomptée par l'état-major américain ? Le général Mac Arthur a exposé très clairement comment elle doit, à son sens, se produire. Il faut empêcher les Nord-Coréens de recevoir des renforts et des approvisionnements (d'où l'importance de la prise de Séoul, par où passaient les renforts en hommes et en matériel). Privée de cet appoint, ne disposant plus que d'un maigre ravitaillement, prise entre les deux branches d'une tenaille par ses adversaires, l'armée nord-coréenne sera inévitablement conduite à se désagréger sous la menace d'un étouffement total.

Depuis le débarquement à Inchon les opérations offensives se sont poursuivies avec une grande vigueur et ont permis aux Américains d'enregistrer une série de succès tactiques. Franchissant en plusieurs endroits la rivière Han, ils s'avançaient à proximité de Séoul et plusieurs villes tombaient entre leurs mains, notamment l'important nœud de communications qu'est Suwon. En même temps l'offensive se développait également le long du réduit. La manœuvre « en tenaille » s'accentuait. La prise de Waegwan par la 1re division de cavalerie avait fait sauter un des principaux verrous. Un bond important pouvait dès lors être fait et Kumchon et plusieurs autres localités étaient occupés.

Cependant la chute de Séoul ne se produisait pas avec la rapidité espérée. Dans la capitale coréenne les Nordistes opposaient une résistance acharnée, élevant des barricades et luttant farouchement. Difficilement, dans un combat de rues opiniâtre, les marines ont dû progresser pour s'assurer la possession de la ville, tandis que la manœuvre d'encerclement se poursuivait afin de permettre la jonction des colonnes américaines. Pour les opérations militaires, qui se déroulent tant à Séoul que sur le front sud, où les troupes de l'O. N. U. ont enregistré de sensibles avances dans différents secteurs, les Américains, soucieux d'épargner au maximum la vie de leurs soldats, ont fait entrer en action un matériel puissant et qui s'accroît d'heure en heure...

Tandis que la guerre continue, une tentative, due évidemment au revirement de la situation, se dessine du côté chinois en vue d'aboutir à un règlement du conflit avant que la défaite des communistes soit consommée. Bien que le gouvernement de New-Delhi ait démenti la nouvelle, il semble en effet que Mao Tse Toung ait fait transmettre au pandit Nehru des suggestions qui, dans son esprit, seraient de nature à mettre fin aux hostilités. Elles comporteraient, dit-on, le retrait des troupes nord-coréennes derrière le 38e parallèle, un plébiscite sur la question de l'unité de la Corée et des élections générales dans une Corée unifiée. Mao Tse Toung réclamerait, en contre-partie, l'admission d'un représentant de la Chine communiste à l'O. N. U.

Mais sans doute est-il trop tôt pour envisager l'arrêt de la guerre. Quand les troupes qui combattent sous le pavillon des Nations Unies auront effectivement atteint le 38e parallèle, franchi il y a quelques mois par les agresseurs, des problèmes se poseront alors dont la solution actuellement paraît prématurée.

LES « MARINES » VONT ATTAQUER UN NID DE RÉSISTANCE ENNEMIE. MAIS LES ROUGES RIPOSTENT AVEC ACHARNEMENT. UNE MITRAILLEUSE CRÉPITE. LES ASSAILLANTS DOIVENT S'ABRITER DERRIÈRE UN CHAR DONT LE CANON RÉDUIRA LEURS ADVERSAIRES AU SILENCE.

PÈLERINAGE A ASSISE

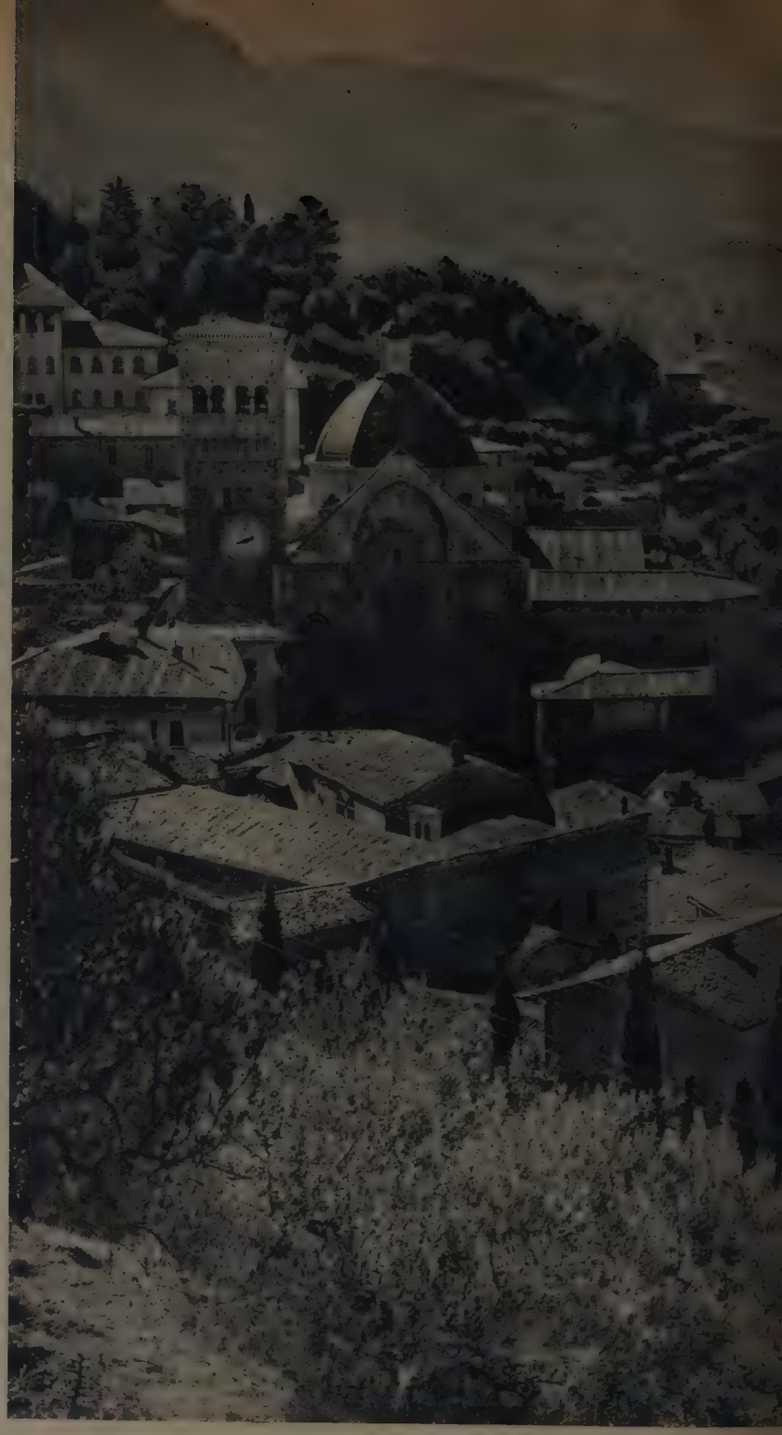
par FRANÇOIS MAURIAC,
de l'Académie française.

QUARANTE ans se sont écoulés depuis le pèlerinage que je fis à Assise. Et je m'étonne d'en trouver sur les belles images de Jean-Marie Marcel les horizons, les cyprès et les pierres si pareils au souvenir que j'en avais gardé. Mais comment quatre lustres auraient-ils pu apporter la moindre modification à ce qui demeura pendant près de deux fois quatre siècles inchangé ? Si jamais ce paysage connut une transformation, ce fut sous le regard de saint François dont le seul rayonnement, nous dit la légende, suffit à renouveler la face de la province : « Les vieilles aridités disparurent ; les moissons se levèrent tout à coup dans les champs en friche ; la vigne, même inculte, commença à donner des bourgeons et, après d'abondantes floraisons de suavité, engendra des fruits d'honneur et d'honnêteté... »

Ainsi la verte Ombrie porterait-elle à jamais la marque d'une seconde Genèse, comme si Dieu s'y était repris à deux fois pour en façonner les rigoureuses et suaves beautés, comme s'il avait eu besoin, en cet endroit privilégié du monde, de la collaboration d'un homme pour parachever sa création. Nos tristesses, nos humeurs et nos joies ne peuvent rien, à Assise, sur la paisible, sur l'indestructible permanence des choses. Le paysage ne saurait plus être ici un état d'âme, avec tout ce que l'expression d'Amiel implique d'incertain, de vague, d'éphémère et d'un peu écœurante complaisance à soi-même. Certes, une âme est là depuis huit siècles, retenue à flanc de coteau par les oliviers et les cyprès, accrochée aux nuages qui passent, mêlée au chant des oiseaux et à l'odeur du printemps. Mais elle ne laisse plus à la nôtre d'autres interventions que celles du recueillement et de la prière. Et voici qu'elle s'efface elle-même devant une nouvelle présence. Les escarpements et les murailles d'Assise portent une empreinte plus profonde que celle qu'y a laissée le passage d'un saint ; en surimpression de la terre d'Ombrie, le visage du Christ apparaît presque aussi nettement et avec plus de vérité peut-être que ses traits à demi effacés sur le suaire de Turin. Ainsi, pour ceux qui savent les regarder, ce sont des photographies à la seconde et à la troisième puissance que celles de Jean-Marie Marcel.

Extrait de la préface de Terres franciscaines, *intitulée « Actualité de saint François d'Assise »* (Editions Plon.)

Photographies David Seymour Magnum.



TOUT A ASSISE PARLE DE FRANÇOIS, ET LA TRANQUILLE PLACE DE LA PETITE VILLE OU S'ÉLÈVE LA GRANDE BASILIQUE PORTE LE NOM DU SAINT.

En haut de la page, la galerie de la basilique franciscaine. En dessous, ces cyprès ombragent le cimetière de Saint-Damien.

En bas de page, a gauche, la cathédrale et Sainte-Claire. Ci-dessus, une vue générale d'Assise. Ci-dessous, la chapelle des Stigmates.

ROBERTO ROSSELLINI TOURNE SUR LES LIEUX MÊMES OU VÉCUT LE « POVERELLO » ⟹

... UN FILM QUI RETRACE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Roberto Rossellini a entrepris de tourner *la Vie de saint François d'Assise*. Il a conçu son film comme une série d'épisodes contant les déboires survenus à saint François et à ses compagnons tandis qu'ils vont de Rome à Assise. Ils sont molestés, injuriés, frappés. Ils supportent le froid, la pluie, la neige. Un riche paysan refuse de leur donner asile ; un berger leur ferme la porte de sa pauvre cabane. Saint François accepte robustement et souffrances comme la voie qui conduit à la perfection joyeuse.

Rossellini a voulu, dans cette production, respecter scrupuleusement l'histoire franciscaine. Ce sont d'ailleurs des moines qui ont tourné sous sa direction avec autant de simplicité que de ferveur. C'est un jeune franciscain qu'il a découvert au monastère de Nocera, près de Salerne, Frère Nazario Gerardi, qui représente le saint.

La méthode de travail du metteur en scène est assez curieuse. Sauf quelques directives générales, rien n'est écrit. Le texte s'élabore au fur et à mesure des prises de vues. Un assistant rédige sur place le dialogue des scènes. Les moines copient leurs répliques et les apprennent aussitôt. La *script-girl* est remplacée par un jeune assistant. Le film se crée en somme d'après les déplacements de l'action, sans rien, pour ainsi dire, de préconçu ni de fixé, sauf la ligne générale. Quand le film est complet le dialogue est achevé. Rossellini pense que c'est la vraie formule du cinéma et que le metteur en scène ne doit pas être limité par un texte établi d'avance.

Le texte de *Saint François* est d'ailleurs « supervisé » par un représentant du général des franciscains qui veille avec soin que rien n'y contredise la tradition.

Roberto Rossellini, soucieux de ne pas trahir le grandiose sujet auquel il s'est attaché, travaille avec ses collaborateurs, les moines de Saint-François, le moindre détail de son film.

Les moines tournent avec certes beaucoup de ferveur, mais aussi avec bonne humeur.

Au fur et à mesure de la progression du film, le dialogue s'élabore. Les acteurs improvisés copient et apprennent leurs répliques. Ce texte est d'ailleurs soigneusement controlé.

CIRQUES ET MUSIC-HALLS

AU ROYAUME DE TOUS LES ÉQUILIBRES

PAR MARCEL HAURIAC

Au cirque plus encore qu'au music-hall l'architecture d'un spectacle importe avant tout. Les numéros doivent être disposés de telle guise que leur rythme particulier favorise l'orchestration de l'ensemble. C'est une question de dosage fort délicate à résoudre.

La première partie, éblouissante, du programme que le Cirque Medrano présente pour l'ouverture de la saison me paraît, en l'espèce, exemplaire. Elle monte jusqu'en un centre somptueux avec la double haute école d'Yves et Benji de La Cour et se résout en conclusion savoureuse, vivace, grâce au jongleur Jacky Lupescu.

Les turfistes ont encore mémoire des prouesses réalisées par Nooz, vainqueur de maintes compétitions, par Kerfani, naguère gagnant du Grand Prix à Longchamp. Yves de La Cour et sa femme, la ravissante Benji, en pliant leurs deux chevaux illustres aux exigences de l'école, ont un triple mérite. Ils restituent un jeu hippique depuis trop longtemps délaissé pour ce qu'il demande une précision, un synchronisme difficiles à obtenir ; ils comblent notre goût d'esthétique par la beauté des attitudes et par la noblesse de lignes qu'apportent leurs animaux de pur sang ; ils satisfont le profane sensible à l'harmonie des figures quasi dansées autant que l'initié, qu'impressionne l'impeccable série des passages, des appuyés, des voltes, des pas espagnols, des « huit de chiffre ». Le tour de piste final, au galop, avec la blancheur chatoyante des costumes aristocratiquement portés, demeurera comme une image qu'aimerait fixer un moderne Constantin Guys.

Avec Jacky Lupescu, pour la première fois en France, nous touchons au grand style du jonglage que nul depuis Rastelli ne nous avait rendu. Funambule, cet artiste montre une fougue qui fait songer à la facilité superbe de Con Colleano, à l'exactitude légère, aérienne des Reverhos. D'autres jongleurs peuvent séduire par des moyens plus étudiés peut-être. Aucun n'atteint comme lui l'aisance, l'ardeur mesurée, la cime de l'accomplissement technique. Sur fil de fer, en équilibre d'un pied, sur socle, en équilibre d'une main, il maîtrise balles et cerceaux selon les normes d'une perfection que l'on croyait perdue depuis bientôt vingt ans.

Le cirque ne serait pas lui-même sans burlesques. Pour satisfaire à cet impératif, les Borstal Boys, deux authentiques « cockneys », développent leur flegme méthodique, lequel surprend et subjugue avant même qu'il fasse rire. Un nouveau couple de clowns : James et Charly, marche sur les traces des aînés fameux. Il est encore « en rodage », mais on peut, on doit lui faire confiance. Mylos et Boulicot, ces deux complices charmants de bonhomie et d'ironie impromptue, auraient leur place sur le Pont-Neuf si le siècle n'était pas tellement affolé. Leurs plaisanteries primesautières gardent toujours le don d'enthousiasmer la galerie, et c'est justice. L'entrée musicale de Vic et Jo Crastonians commence et finit bien. Le comique et sa partenaire excellent dans le duo de trompettes, dans le mariage écossais de caisse battue et de cornemuse. Mais ils pourraient, à mon gré, sacrifier largement dans la partie centrale du numéro. Quant aux quatre Drims, imitateurs espagnols, ils évoquent, du geste et des lèvres, bien habilement des sons et des bruits divers. Ils mettent la salle en joie lorsqu'ils miment une inénarrable partie de ping-pong dûment sonorisée. Quand ils proposent, avec grimaces à l'appui, l'ambiance et les vacarmes d'une attaque aérienne, je me sens moins à l'aise.

Il convient de noter encore un trio de danse portée-lancée, les Andrea Dancers, que nous avons applaudis déjà sous une autre étiquette, la méritoire trapéziste Mireilly's et la charmante « circus-hostess » Simone Morin, qui présente la deuxième partie, le floor show, avec une élégante prestesse.

CE N'EST PAS TOUJOURS DU « CHIQUÉ »

L'ACROBATE FAIT EXPRÈS, PARFOIS, DE MANQUER UN TOUR AFIN D'EN SOULIGNER LE MÉRITE. LE SUBTERFUGE, POUR INÉLÉGANT QU'IL SOIT, IMPRESSIONNE A COUP SUR LE PUBLIC. JACKY LUPESCU, LUI, DÉDAIGNE LE « CHIQUÉ ». S'IL LUI ARRIVE, TRÈS EXCEPTIONNELLEMENT, DE TOMBER, IL REMONTE SUR LE FIL POUR ACCOMPLIR LES PLUS INVRAISEMBLABLES PROUESSES.

DU PADDOCK A LA PISTE

LES DE LA COUR ONT MAGISTRALEMENT ENSEIGNÉ LES « AIRS » A LEURS MONTURES JADIS CÉLÈBRES SUR LES CHAMPS DE COURSES. LA COMTESSE BENJI MONTE KERFANI (CI-CONTRE), CRACK AUTHENTIQUE, ÉLÉGANT AUTANT QU'ELLE-MÊME POUR QUI CARVEN AIME CRÉER DES MODÈLES. YVES CHEVAUCHE NOOZ, MORT RÉCEMMENT.

CES STATUETTES DE BOIS PEINT REPRÉSENTANT LES ROIS MAGES SONT BIEN PROCHES DES SANTONS. ET, POURTANT, ELLES SONT L'ŒUVRE DE NOIRS DU NIGERIA.

L'ART DES PAYS DE MISSION

POUR la première fois une exposition — elle vient de s'ouvrir à Rome — offre un panorama complet de l'art sacré dans les pays missionnaires. Elle n'a été possible que grâce à la participation des ordres, des congrégations et des instituts à qui sont confiées les missions catholiques et à l'appui des gouvernements belge, français et vietnamien. L'exposition, qui couvre 4.500 mètres carrés, est divisée en vingt-trois sections, dont chacune réunit des œuvres de peinture et de sculpture ainsi que des exemplaires d'objets et de parements sacrés.

Mais plus encore que par sa superficie et par l'abondance d'œuvres qu'elle contient cette exposition est remarquable par l'esprit qui a présidé à son édification. Ses promoteurs ont voulu montrer, en effet, que l'idée chrétienne est, selon l'expression de Pie XI dans une lettre de 1937, perpétuellement féconde dans le domaine artistique et que les arts de peuples différents se rassemblent pour porter à Dieu un hommage de louanges et de beauté. « Art et louange » est d'ailleurs le titre d'une des principales sections aménagée avec l'aide du gouvernement français par Mlle Marie Baranger. Elle présente un ensemble qui témoigne de la présence d'artistes et d'artisans chrétiens même parmi les populations primitives. Et c'est l'intérêt capital de cette manifestation de divulguer les efforts et les ressources d'un art inspiré par les motifs esthétiques des différentes races et qui répond aux exigences psychologiques des diverses communautés humaines.

UNE « VIERGE A L'ENFANT » SCULPTÉE PAR UN TOGOLAIS.

C'est dire quelle variété peut présenter ce vaste ensemble. L'Inde, dont l'apport a été réglé par le R. P. Heras, directeur de l'Indian Historical Research Institute, expose notamment des toiles de deux peintres hindous, Olympio C. Rodriguez et Chandrakanth N. Matre, ainsi que d'une femme peintre, Trinidade. Elles accompagnent des tableaux d'Angelo da Fonseca, dont l'exemple a beaucoup servi aux artistes hindous. La sculpture est représentée par un certain nombre de statuettes d'ivoire d'une rare finesse d'exécution et, particulièrement, par un Christ figuré comme un « Sanyasi » hindou, c'est-à-dire quelqu'un qui a renoncé au monde. Parmi les autres statues d'ivoire on remarque surtout celle de Notre-Dame en méditation et celle de saint François d'Assise.

L'architecture rassemble de nombreux projets d'églises de style hindou. Une de ces maquettes est particulièrement intéressante. Elle représente une église construite dans le style si caractéristique de l'Inde méridionale qu'on appelle le style Dravidian et qui se distingue par ses hauts « gopurams », ou tours, au-dessus de l'entrée et au-dessus du sanctuaire. Comme on l'a remarqué, l'art de l'Inde était préparé par son caractère de haute spiritualité à interpréter les sujets chrétiens.

La Chine montre des œuvres de plusieurs de ses peintres et d'un jésuite, le Père Fratel Castiglione. Toujours sous la direction d'artistes et de missionnaires compétents, le Japon, l'Indochine, les Philippines, la Corée, l'Indonésie, l'Afrique septentrionale se signalent par une participation importante.

La seconde partie de l'exposition est réservée aux autres régions de l'Afrique, à l'Océanie, aux populations du Canada du Nord et aux populations primitives de l'Amérique du Sud. Trois chapelles ont été élevées pour l'Inde, l'Afrique et l'Océanie, conformes à l'architecture des pays pour lesquels elles ont été bâties.

Car c'est là — il y faut revenir — l'originalité de cette exposition : les peuples qui y prennent part expriment leur foi à leur manière propre, on serait presque tenté de dire comme ils peuvent. N'est-ce pas par cette simplification ingénue, par cet effort que les envois des primitifs nous paraissent particulièrement touchants ? Qu'ils nous semblent sans beauté si nous nous référons à nos canons classiques, cela n'enlève rien aux mérites de ceux qui les ont conçus et exécutés. Et qui oserait prétendre que leur offrande naïve n'est pas bien reçue ?

Sur ce point la doctrine est précise et S. S. Pie XII l'a formulée de la manière la plus nette en déclarant que l'Eglise ne pense pas à modifier ou à mésestimer les caractéristiques particulières que chaque peuple conserve avec une fierté bien naturelle et une piété jalouse.

L'Exposition de l'art des pays de mission offre un vaste et fécond champ d'études. Elle aidera à pénétrer sur bien des points l'âme de peuples fort éloignés encore de notre civilisation et qui nous déconcertent bien souvent. Enfin elle portera témoignage de l'immense activité des missions, qui s'étend à tous les domaines. D'une même démarche elles s'efforcent de préserver les caractères originaux des peuples qu'elles évangélisent tout en les intégrant dans ce qui doit constituer l'universalité chrétienne.

ROGER DARDENNE.

ANGE EN ACAJOU, AUTRE IMAGE DE L'ART DU TOGO.

Après tant de festivals de toutes sortes, après tant de brillantes « saisons », voici les grandes journées de Bourgogne : celles des vendanges.

UN CENTENAIRE A GEVREY-CHAMBERTIN

Cent années d'existence, c'est beaucoup pour un homme. Beaucoup aussi pour une entreprise humaine. Pour couvrir ce long espace de temps, que d'efforts, que de travail ! Que d'ingéniosité aussi et d'énergie pour faire face aux changements inévitables comme aux mauvaises périodes. Il est difficile de durer.

Pourtant elles ne sont pas rares en France les maisons de commerce qui peuvent revendiquer une date de fondation remontant loin dans le passé et affirmer avec fierté qu'elles ont atteint ou dépassé le siècle. Cela suppose une fidélité sans éclipse de la clientèle. Mais cette fidélité il faut la mériter.

Au moment où dans les glorieuses vignes de Bourgogne commençaient les vendanges, une maison de Gevrey-Chambertin, la maison Thomas-Bassot, célébrait précisément son centenaire. Pour la circonstance elle avait convié tous ses employés, tous ses agents de l'étranger, des amis... Et ce fut, autour de M. René Thomas, une grande fête de famille.

Il y eut, bien entendu, un banquet, où la haute cuisine bourguignonne s'incarna sur la table dans ses plus fameuses spécialités. Ce ne fut point d'ailleurs, en ces deux jours de fête, une rencontre unique. Mais la partie essentielle de cet anniversaire fut la promenade à travers les coteaux où mûrissent des crus illustres dont les noms sonnent comme des noms de victoires : Côte de Nuits, Côte de Beaune, ces deux fractions de la Côte-d'Or. Elle fut jalonnée de haltes à Beaune et à cette merveille de l'art gothique qu'est son vieil hôtel-Dieu, et à Meursault, encore un des joyaux vinicoles de cette région.

La médaille du travail vient récompenser, en la personne de MM. Billotey, Boisset et d'un de leurs collègues de la maison centenaire, trente années pour chacun de bons et loyaux services.

A 94 ans, M. Caillet, doyen de Pommard, « en a vu des années de vendanges » !

A ceux qui, parfois, sont tentés de juger un peu sommairement les grands vins bourguignons et d'avancer que l'étiquette ne couvre pas toujours une liqueur digne du pavillon, cette promenade aurait fourni une réponse péremptoire. Quand, de cave en cave, le « tastevin » en main, on a dégusté ces grands crus éclos en 1948 et en 1949 que sont chambertin et gevrey-chambertin, griotte, ruchottes et romanée, on mesure tous les soins, l'attention et, pourquoi ne pas le dire, l'amour avec lequel les vignerons « font » leur vin. Belle tradition de tous les grands pays vignobles.

MM. Thomas-Bassot, Thomas-Collignon et leur ami Henri Chauveau présentent leurs crus.

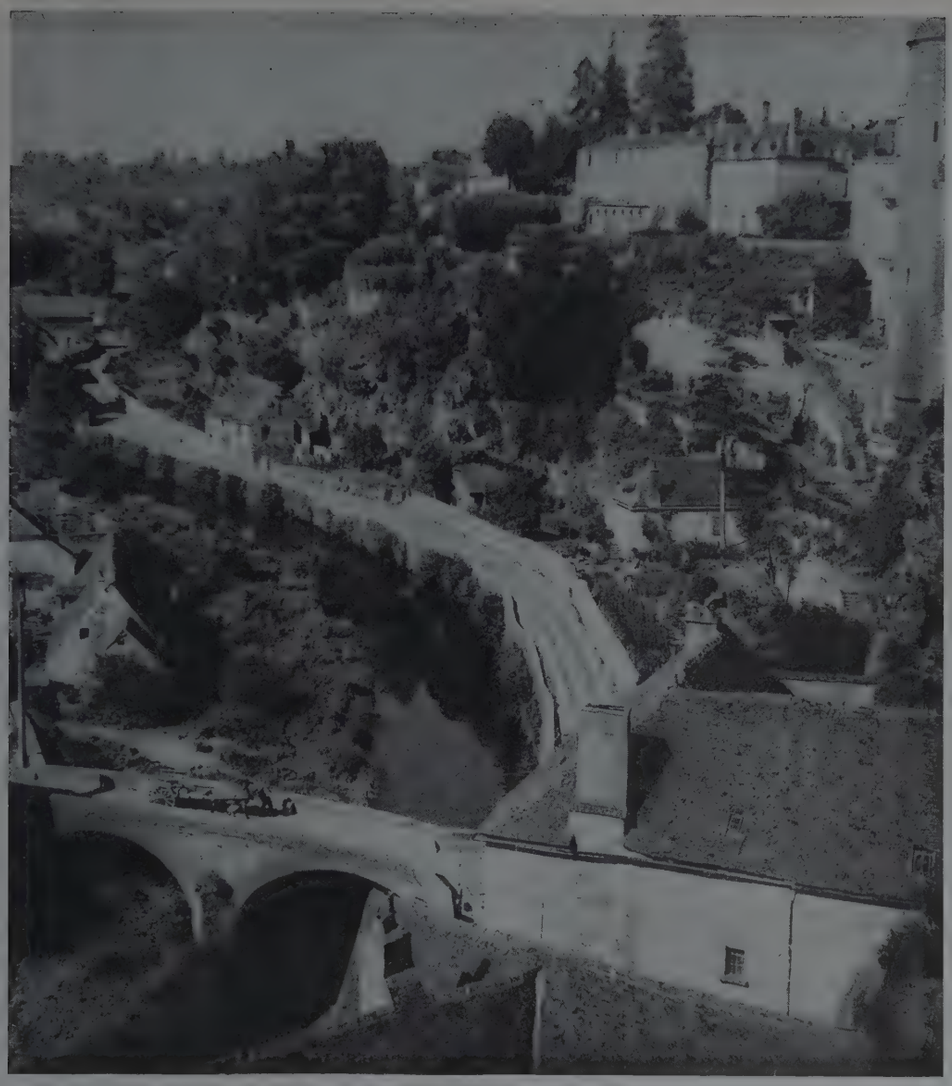
Tradition qui pourrait, en somme, définir d'un mot l'honnêteté. Et il y faudrait ajouter le goût du travail bien fait, le dévouement à une maison. L'exemple vivant en fut fourni par les trois employés auxquels, sans dissimuler son émotion, M. René Thomas remit la médaille des vieux serviteurs. Trente années d'attachement à un beau métier, trente années de bons et loyaux services, trente années aussi d'affectueuse sollicitude témoignée par un patron compréhensif.

Et l'on avait l'impression qu'il existe bien des questions irritantes qui seraient résolues si, de part et d'autre, la bonne volonté rayonnait comme ici.

Un chateau isolé comme une ile au milieu d'un océan de vignes : c'est le Clos-Vougeot.

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin).

Famille et personnel de M. Thomas-Bassot.



UNE CHARRETTE FRANCHIT LE PONT, D'ORIGINE ROMAINE, PLUSIEURS FOIS EMPORTÉ PAR LES CRUES DE L'ARMANÇON. LA PETITE CITÉ SEMBLE DORMIR, PELOTONNÉE AU CREUX DE SES COLLINES.

LA BOURGOGNE MÉCONNUE

VILLE D'ART, SEMUR-EN-AUXOIS

S'ENDORT SUR SON PASSÉ

PAR PAUL MOUSSET

ETES-VOUS jamais allé à Semur, cher lecteur? demandait André Billy dans une récente chronique, c'est une des plus jolies ville de France. »

Ravissante et trop peu connue. Si peu *vraiment* connue, en fait, sauf de quelques érudits, peintres et archéologues, que cette ignorance vaut qu'on la relève. Comment, voilà, à moins de 300 kilomètres de Paris une petite cité féodale du XIII^e^ siècle, intacte, d'un cachet, d'un charme émouvants, et qui ne suscite guère de la part de ceux auxquels on vante son originalité que cette exclamation : « Comment donc ! Cette douceur ! Le château ! La Loire !... ». Comme s'il ne s'agissait pas de Semur, et non de Saumur ! de la Bourgogne, et non de l'Anjou !

Pourtant, qu'ils se rendent dans le Midi ou regagnent Paris, des milliers et des milliers d'automobilistes empruntent les deux grandes routes que jalonnent, à l'ouest, Avallon et Saulieu, à l'est, Montbard, Les Laumes et Dijon. Un crochet d'une vingtaine de kilomètres les amènerait dans la vieille capitale de l'Auxois. Ce crochet, bien peu d'entre eux se soucient de le faire. Tant il apparaît que des relais gastronomiques réputés offrent plus d'attrait au voyageur « du milieu du siècle » qu'une ville d'art et les sentiments qu'elle provoque...

Mais le manque d'empressement de Semur à propager sa renommée n'a d'égal que son antique dédain de conserver, par écrit, mémoire d'elle-même après qu'un incendie, il y a quelques siècles, eut détruit ses archives. Une autre raison (si l'on en croit la chronique) expliquerait aussi son isolement d'aujourd'hui : lors de la construction du P. L. M. la ligne projetée devait passer par Semur. La municipalité s'y opposa. Veto, après tout, bénéfique... Il sauvegarda sans doute cette physionomie propre, cette noblesse accueillante et hardie à la fois dont s'émerveilla, voilà deux cents ans, Courtépée, l'historiographe de la Bourgogne, et qu'admirent tous ceux qui, un beau jour, *découvrent* Semur.

Car, dissimulée au nord derrière une colline, cette ville étrange, qui se targue d'origines illustres, ne se laisse apercevoir que d'assez près. Mais pour peu qu'on abandonne la route de Montbard à Cussy-les-Forges, c'est à un tournant, de l'autre côté d'un ravin, une cité inattendue, médiévale, ramassée sur un promontoire, une falaise de granit rose, prise dans la boucle d'une rivière qui, tout d'un coup, se révèle. Au premier plan, une, deux, trois quatre tours, hautes, énormes, sommées de toits pointus. Puis, plus loin, par-dessus un enchevêtrement de maisons couronnées de vieilles tuiles, l'église et sa flèche jaillissent sur un ciel bleu, léger, dans cet air dont les contemporains de Buffon chantaient l'extraordinaire pureté. On franchit l'arche audacieuse d'un pont du XVIII^e^ siècle, jetée d'un bord à l'autre de la vallée. On arrive devant une de ces poternes qui se fermaient jadis avec le couvre-feu. Ensemble extraordinaire !

Féodale, militaire, telle, de prime abord, apparaît donc cette ville. Mais la Bourgogne — c'est son génie — pare de grâces les spectacles les plus imposants. Aussi des rives de l'Armançon jusqu'aux rocs sur lesquels les quatre tours ont planté leurs assises, des masses de verdure s'accrochent-elles au granit. Patience ! D'autres contrastes fourniront de nouveaux sujets de surprise.

Aborde-t-on Semur par ses portes de l'orient ? On longe alors des rues moins étroites qu'on ne l'eût cru. De-ci de-là, des maisons à encorbellements. On traverse le donjon. On avance jusqu'aux anciens remparts devenus une promenade plantée de grands arbres... pour s'apercevoir enfin du visage différent qu'offre alors la ville au sud. Toujours belle, altière, séduisante, campée sur les vestiges des fortifications qu'elle a transformées en terrasses, elle domine cette fois des amphithéâtres de jardins remplis d'arbres, de fleurs, de plantes vertes et de vignes, cette vigne qui se marie si bien au fer forgé des rampes. En bas, le bruit dansant de l'eau dévalant des barrages. En face : des maisons arc-boutées les unes contre les autres, ces « Chaumes » dont les habitants, comme ceux du « Bourg-Voisin », venaient, à l'appel du tocsin, se réfugier à l'abri des murailles et des tours.

... Peu de villes ont connu, comme celle-là, les vicissitudes de l'histoire. Tantôt aux ducs de Bourgogne, tantôt au roi de France, elle a subi des sièges. Elle a été maintes fois pillée, brûlée. Et elle a survécu. Seul le donjon et l'église demeurèrent debout. Aux XIV^e^, XV^e^, XVI^e^

LES PUITS ÉTAIENT FORT UTILES DANS CETTE VILLE FORTE TOUJOURS EXPOSÉE A DES SIÈGES.

LES RESTES DU DUC ROBERT-LE-VIEUX REPOSERAIENT SOUS CETTE PORTE, DITE « DES BLEDS ».

C'est par cette porte puissamment fortifiée, dite « des Cycogniers », qu'Henri IV fit, en 1603, son entrée a Semur. La tour flanquante, qui est actuellement transformée en terrasse, est l'une des vingt qui, jusqu'au XVIIIe siècle, protégeaient l'enceinte de la ville.

Par-dessus l'arche double du pont on voit l'église se refléter dans l'eau de l'Armançon.

siècles, Anglais, Tard-Venus, Ecorcheurs, Retondeurs, Ligueurs la mirent à sac. Puis la peste, des incendies, des inondations infligèrent leurs ravages. A une époque moins reculée, les Alliés, les Prussiens, enfin les Allemands en 1940 la traitèrent en pays conquis. Nombre de greniers renferment probablement, du reste, des archives qui feraient la joie des spécialistes... si leurs possesseurs actuels prenaient la peine de les exhumer des recoins où, depuis longtemps, elles dorment sous la poussière.

Qu'on aimerait pourtant approfondir l'histoire de tous ces hôtels particuliers dont s'enrichit Semur ! Hôtels de belle pierre de taille, aux portes cochères faites d'un bois inattaquable. Hôtels aux poutres apparentes, aux plafonds peints. Sans doute sait-on que dans l'un d'entre eux, Guéneau de Montbéliard, émule et continuateur de Buffon, composa, entre autres œuvres, ses traités du Paon et du Rossignol ; que, dans un autre, devenu l'hôpital, la marquise du Châtelet reçut Voltaire, auquel l'unissaient alors des liens très doux. Telle maison fut, en 1590, le siège du parlement de Bourgogne. Telle autre, la résidence des gouverneurs de la ville. Mais chaque demeure a sa chronique, chacune de ces demeures du XVIIIe siècle. Du XVIIIe ? Eh oui, dernier contraste, Semur présente dans son enceinte un aspect bien différent de celui qu'offre son extérieur. En toute harmonie, ce siècle, dans ce qu'il eut de plus aimable, y coexiste avec le moyen âge, dont le souvenir, pourtant, n'est nulle part absent.

Mais cette alliance singulière entre deux états d'esprit, le bourgeois et le féodal, un monument : l'église, une des premières églises gothiques, la plus élégante qui soit, la synthétise mieux que toute autre. Dans une envolée puissante, les colonnes de sa nef s'élancent vers la voûte et s'opposent à celles du chœur, énormes, trapues, peintes, ornées de feuillages exotiques qui semblent évoquer l'Orient. Mais pour féodale d'inspiration, de construction qu'elle paraisse, l'église de Semur s'orne de vitraux, de sculptures, de gargouilles essentiellement populaires, où revit l'humour d'une population libre dès le XIIIe siècle, et qui aimait le rire autant que le bon vin.

... Veut-on dire qu'aujourd'hui Semur soit une ville qui meurt ? Non, certes. Une ville qui du moyen âge à aujourd'hui a toujours compté de quatre mille à six mille âmes ne peut mourir. Peut-être s'endort-elle un peu sur son passé. Peut-être ses habitants, dans leur sagesse, se satisfont-ils du paisible spectacle de ces collines qui ferment l'horizon... Une sérénité pareille, le touriste ne risque-t-il pas de la troubler ? Ne peut-il craindre de faire figure d'intrus ? A cette question, le moine Sébastien Munster a répondu, il y a bien longtemps, qui affirmait que les Semurois d'alors « se plaisaient fort en l'accointance des étrangers ». Ceux d'aujourd'hui déplorent l'absence d'estivants, que la terminologie locale nomme « les vacanciers ». Ils rappellent que si la Course de la Bague n'a lieu qu'une fois l'an, la plage du lac de Pont devient chaque année davantage la plage de la Bourgogne. Que n'insistent-ils plutôt sur la beauté de leur petite ville ? Et pourquoi le Syndicat d'Initiative ne lance-t-il pas la formule : « Aimer Semur, c'est faire preuve de culture et de goût » ?

Parmi tant de beautés, la plus remarquable est peut-être cette église du XIIIe siècle.

"Adieu, les vacances..!"

Sur la butte l'interview est aisée et les Poulbots — dont un est de Marseille — traitent tout de suite en camarade le journaliste qui, en leur parlant, trace de mauvaises caricatures.

Allons, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine. Plus moyen d'en douter : les vacances de 1950 vont rejoindre au cendrier des temps d'autres mois désirés, d'autres journées libres et joyeuses, d'autres vacances... 2 octobre, on rentre. Par milliers les enfants vont franchir les portes et les grilles des écoles et des lycées. De l'aspirant bachelier au débutant qui n'assemble encore ses lettres qu'en trébuchant, tous commencent une nouvelle année.

Bien différente est la rentrée pour l'habitué d'une école et pour celui qui en passe la première fois le seuil. Pour ceux qui reviennent il y a le plaisir de retrouver les « copains ». On a tant d'histoires à se raconter, et quelquefois à embellir. On se connaît, on se retrouve, on va faire ensemble un nouveau parcours de plusieurs mois. Que réserve l'an neuf ? On échange des potins sur les professeurs qu'on ne connaît pas encore, mais sur lesquels les anciens vous ont « tuyautés ». Il est bon d'être au courant de leurs habitudes, de leurs petites manies. Des groupes se reforment, des exclamations bruyantes saluent de nouveaux arrivants, des sympathies se réaffirment, des goûts identiques font se rejoindre des garçons que quelques semaines avaient séparés...

Et puis il y a les nouveaux. Ah ! les nouveaux. Il y en a qui ont la chance d'avoir déjà des intelligences dans la place, qui connaissent d'autres élèves. Tout de suite ils sont repérés, présentés, absorbés ; ils s'incorporent à un groupe. Et, tout de suite, leur tempérament se décèle. Dès les premières conversations on sait si l'on a affaire à quelqu'un sur qui l'on pourra compter dans les « chahuts » ou si le nouveau venu est à ranger parmi les « sages », attentifs à ne se point compromettre et à figurer régulièrement au tableau d'honneur.

Voici le clan déshérité de ceux qui ne connaissent personne. Ils entrent en hésitant ; ils demeurent à l'écart ; ils n'osent point se mêler aux groupes. Pour peu qu'ils soient sensibles, ils passent là un moment désagréable et qui leur fait le cœur gros. Parfois un autre isolé engage une conversation avec cette brusquerie que donne la timidité : « Comment t'appelles-tu ? Où étais-tu avant de venir ici ? » Du coup la pénible impression d'hostilité que crée la solitude est dissipée.

... DEMAIN LA RENTRÉE

La première impression n'est pas favorable. Cette grande cour est bien triste. On se sent seule et perdue. Comme on regrette la maison ! Un bon moment avant la rentrée, c'est lorsqu'on va choisir les crayons et les cahiers, car, sans bons outils, pas de bon travail, n'est-il pas vrai ? L'essayage du tablier révèle une coquetterie précoce a laquelle l'objectif n'est pas, sans doute, étranger.

Et c'est peut-être le départ d'une de ces chaudes amitiés qui se prolongent à travers l'existence. Plus tard, beaucoup plus tard, au dîner des anciens élèves, les deux débutants d'aujourd'hui, aussi émus l'un que l'autre, évoqueront cette première rencontre.

Et les tout-petits que maman conduit pour la première fois à cette école dont on a tant parlé, où l'on a peut-être même demandé d'aller... Comme ils serrent la main tutélaire ! On a beau être presque un homme — ou une demoiselle — il est bien difficile de n'être pas inquiet sur ce qui va se passer. Cette maison où il faut aller pour apprendre des choses encore assez mysté-

La curiosité a été la plus forte. On passe la tête et l'on jette un coup d'œil sur la classe vide ou les bancs attendent. Pas rassurant en somme. Et voici le récalcitrant que l'on traine. Il n'a pas la vocation. Mais cela viendra et, dans trois mois, il sera peut-être le premier.

rieuses est un peu effrayante. Comment y est-on traité ? Et l'on regarde maman qui sourit d'un air encourageant. On voudrait bien être brave, et l'on est heureux d'avoir un cartable neuf, un plumier avec de beaux crayons, une ardoise, mais le cœur est quand même serré, et quand maman est partie, après un dernier sourire, un dernier baiser, et qu'on reste là dans le préau, si grand, si grand, la larme perle et mouille la joue.

Tout cela n'est qu'affaire d'un jour ou presque. Revenez sous peu et vous verrez les apeurés raffermis, les mélancoliques criant et jouant. Bien vite tout ce petit monde a fait connaissance. La crainte s'est enfuie. Le nouveau est maintenant habitué à la vie collective de l'école. Rien ne le distingue plus des autres et peut-être même a-t-il pris de l'ascendant sur ceux qui l'accueillaient tout d'abord avec un brin de supériorité.

LES DOLÉANCES DES PARENTS ET DES MAITRES

Dans cette affaire il y a aussi les maîtres et les parents à qui la rentrée pose de fort graves problèmes.

Pour les parents il y a surtout la question des fournitures scolaires. Quand arrive la mi-septembre, les magasins voient affluer mères et enfants. Il faut bien s'équiper de toutes pièces pour les semaines qui viennent. Aux rayons on va chercher plumiers, ardoises, crayons de couleur, compas et ces beaux cahiers qu'une bande de lustrine habille au dos et sur lesquels on pourrait écrire tant et tant de choses... Qui sait, plus tard, un de ces écoliers couvrira peut-être des cahiers tout pareils de quelque récit émouvant, et quand il inscrira le mot fin en dernier feuillet du dernier chapitre, peut-être aura-t-il un souvenir pour le temps où il s'efforçait de mener à bien une narration anodine sans malmener trop les participes. Pour l'instant maman ne pense pas au roman ou aux poèmes que son fils écrira peut-être. Elle pense seulement que les fournitures sont chères et que la reprise des classes grève son budget de lourde manière. Il faut aussi songer aux tabliers, aux galoches, à mille objets. Puis il y a les livres. Neufs ou d'occasion, ils sont de prix élevés. C'est assurément aujourd'hui un des points critiques de la scolarité que cette cherté des livres. Ne pourrait-on en changer moins souvent et éviter ainsi des achats onéreux ? Une certaine stabilité serait souhaitable.

Quant aux maîtres, ils se plaignent d'être insuffisamment nombreux et ils ont beau jeu pour dénoncer le caractère préjudiciable aux enfants de cette pénurie de personnel enseignant.

Réellement, en beaucoup d'endroits, les classes sont encombrées. Point n'est besoin d'être un spécialiste de la pédagogie pour se rendre compte que cet état de choses est pernicieux pour la bonne marche des études. Au delà d'un certain nombre d'élèves, le maître fût-il excellent, l'enseignement perd de son efficacité. Il est évident qu'il est pratiquement fort difficile de surveiller une classe très nombreuse comme aussi d'obtenir de chacun l'effort qu'il doit donner et de s'assurer qu'il profite effectivement des leçons.

Cette situation se manifeste avec gravité dans l'enseignement secondaire. Mais l'enseignement primaire est aussi dans une fâcheuse posture. Le manque de locaux s'y fait cruellement sentir et l'on se demande comment il sera possible de loger tous les enfants qui doivent — car enfin elle est obligatoire — fréquenter l'école. On estime l'excédent à soixante mille environ. Manque de place et manque de maîtres aussi. Et il est urgent d'aviser puisque cette augmentation des effectifs scolaires est due à une amélioration démographique. A juste titre on se félicite de l'accroissement des naissances. Mais, en corrélation, il importe de bâtir des écoles et de reconstruire celles, si nombreuses, qui ont été détruites. Un effort a été fait sans doute. Faute de crédits il est resté tout à fait insuffisant. A mesure que le temps passe, le mal s'aggrave, les effectifs scolaires s'accroissant d'une année à l'autre. Et il est de toute nécessité d'augmenter le nombre des maîtres. Dans ces conditions, comment pourrait-on diminuer les crédits de l'Education nationale ?

Il s'agit là, hélas ! d'un problème financier. Et nous vivons en un temps où la « plaie d'argent » est fort douloureuse. Pourtant ce n'est point là de ces difficultés dont on puisse indéfiniment retarder la solution. Les pouvoirs publics et l'opinion doivent prendre conscience de la situation et des mesures qu'elle commande. Il n'est guère de question plus grave pour notre pays.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Rémy achève ses souvenirs

Je ne saurais oublier le jour où le premier volume des *Mémoires d'un agent secret de la France libre* me révéla la personne de Rémy. C'était à l'automne de 1945. Les premiers déboires de la « Libération » (entre guillemets, comme le note Rémy aujourd'hui) nous comblaient de leur amertume. Cette évocation de la Résistance toute proche, dans sa jeune énergie et dans sa fraîcheur ingénue, nous rendait la lumière de l'espérance que nous avions vécue. Ce beau livre était aux couleurs de l'aventure salutaire que nous avions rêvée. Il fut un souffle d'air vivifiant, dans les mois où Rémy devint célèbre tout d'un coup.

Voici le sixième et dernier volume de cette histoire qui se déroule à travers quatre années de la vie de la France. Le titre, *Mais le temple est bâti* (Ed. Raoul Solar), est un hémistiche du vers de Mistral :

Morts sont les bâtisseurs, mais le temple est bâti.

Les premiers mots de cet alexandrin évoquent trop bien tous ceux qui sont morts, en effet; tous ces compagnons de Rémy que nous avons connus à notre tour par le récit de leurs exploits et que nous avons vus tomber l'un après l'autre. « Les morts..., écrit Rémy. *Je meurs content,* disait notre ami Robert Jude, notre cher et timide *Lavocat,* volontaire de 1940 aux *Forces Françaises Libres,* à celui qui tenait sa main dans la sienne quelques heures après leur commune libération du camp d'extermination de Mauthausen. *Je meurs pour une France nouvelle, une France grande, pure, belle, régénérée.* Notre ami nous donnait ainsi, avec la raison même de notre combat, la parfaite image de ce temple que nous avions tous rêvé d'aider à construire. » L'espoir était grandiose. Mais il faut ajouter une vérité cruelle, que Rémy formule en ces termes : « Nous habitons un pays où les vivants ont depuis longtemps compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer des monuments aux morts. »

Les volumes successifs des souvenirs de Rémy ont retracé les phases diverses de la guerre secrète. D'abord, la période héroï-comique, où l'aventure était teintée de pittoresque, où la bravoure avait des occasions d'épisodes à la d'Artagnan. Puis l'époque tragique du combat dans les ténèbres contre la Gestapo. Le spectacle est alors moins mouvementé. L'héroïsme est encore plus grand. Ce sera l'honneur de Rémy d'avoir mis en lumière la valeur du combat solitaire : valeur telle qu'on y découvre souvent un héroïsme tout proche de la sainteté. C'est un autre mérite de sa part de nous avoir désigné et décrit personnellement un grand nombre de ces combattants, d'avoir tiré de la foule anonyme leurs visages, leurs noms, les actes sublimes qu'ils ont accomplis avec tant de simplicité. Rémy sait mieux qu'un autre que les résistants authentiques furent une faible minorité. « Je parle, dit-il, de ceux qui se sont battus pour l'honneur, et non des autres, entrés dans la Résistance pour faire une carrière ou pour servir un parti. » Mais ce petit nombre, c'était encore des milliers de gens, et profondément représentatifs du peuple de France et de ses naturelles vertus.

Ce dernier volume est consacré à ceux d'entre eux qui furent déportés. Certains d'entre eux, convient-il de dire plutôt, car, Rémy le dit fort bien, quand on aborde ce domaine de l'immense héroïsme anonyme on a le sentiment de ne pas pouvoir éviter l'injustice : pour un nom que l'on prononce il y en a dix que l'on tait, et qui ne mériteraient pas moins d'être cités. Mais il faut se borner. Et puis, de la somme des souffrances et des actes exemplaires, il faut bien se résoudre à détacher ce qui peut constituer une histoire ou une aventure propre à retenir l'attention du lecteur. Rémy n'en réussit pas moins à accomplir ce qu'il a voulu : il rassemble vraiment tous ses compagnons de combat, tous les membres, infiniment divers, de cette grande famille de patriotes, qui furent d'un dévouement absolu, d'une générosité totale, et devant lesquels on voudrait simplement redire le mot célèbre : « Ah ! les braves gens ! »

C'est leur force, humble mais tenace, qui permet malgré tout à Rémy d'inscrire le titre qu'il a choisi sur le dernier volume de son œuvre. Il nous dit comment l'idée lui en est venue. C'était en 1945, dans les ruines de Lorient. Il avait été chargé de conduire le prince Wilhelm de Suède dans une visite des champs de bataille de Normandie et de Bretagne. Lorient n'était qu'un champ de destructions, comme plus d'une autre ville de France, hélas ! C'eût été une vision de désespoir, si les habitants de la ville n'avaient commencé de réapparaître, et, circulant parmi ce qui avait été leurs maisons, n'avaient pas montré leur volonté de les remettre debout, d'y rentrer, de recommencer la vie. Le symbole de ce recommencement apparut tout d'un coup aux deux visiteurs. « Devant d'innombrables débris, ayant à son pied les colonnes gisantes d'un édifice détruit, un arbre décapité par un obus se dressait jusqu'à hauteur d'homme. On aurait pu croire que toute vie en avait disparu si, du tronc mutilé, de faibles tiges n'avaient jailli, surgeons vivaces et volontaires tout couronnés de feuilles d'un vert tendre. Comme les habitants de Lorient, cet arbre blessé manifestait sa volonté de lutter contre la mort. »

C'est ce signe d'espérance que Rémy n'a pas oublié, et qu'il nous transmet.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Les Sincères — Junon et le Paon

Que la saison à la Comédie-Française s'ouvre sur une pièce de Marivaux, voilà qui est pour le mieux, et que cette pièce n'ait pas encore été inscrite au répertoire de la maison, voilà qui étonne. A l'examen pourtant les motifs de l'éviction apparaissent. *Les Sincères,* comédie en un acte représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi le mercredi 13 janvier 1739, reprise à l'Odéon en 1891 et jouée alors trente-trois fois, reprise de nouveau à la Petite Scène en 1931, ne connurent jamais une franche audience auprès du public. Pourquoi ? Eh bien, c'est que dans cet acte, écrit cependant entre *les Fausses Confidences* et *l'Epreuve,* deux de ses meilleurs ouvrages, Marivaux ne se montre pas sous son meilleur jour. L'exposition est laborieuse, l'auteur y reprend, dans une scène longuette, la scène des portraits du *Misanthrope,* et la comparaison n'est pas à son avantage. Le marivaudage y apparaît un peu partout ce qu'on m'excusera d'appeler du super-marivaudage. Bref, Marivaux, fatigué ou pressé par le temps, ou écrivant non pour son plaisir, mais pour celui d'une actrice, semble s'y pasticher lui-même. On ne me fera pas dire que la pièce n'a pas de bons moments. Une fois mis dans le train, quoique un peu lent à s'y mettre, Marivaux s'y retrouve. Toutefois il ne fait guère que remettre sur le métier des thèmes déjà traités non seulement dans *le Misanthrope,* mais encore dans *les Fausses Confidences* et dans *le Jeu de l'amour et du hasard.*

La mise en scène est de Mme Vera Korène, qui a pensé trouver dans le personnage de la marquise un rôle à sa mesure. Faut-il lui dire qu'elle s'est trompée ? Le souci de la vérité y oblige. Rien de plus artificiel que cette précieuse de théâtre, qui aime tantôt Ergaste, tantôt Dorante, et probablement ni l'un ni l'autre, et qui ne fixe son choix qu'après un échange de dissertations quintessenciées où la sincérité n'a aucune part.

Grande était la difficulté d'offrir de cette figure à la Boucher une interprétation acceptable. Mme Vera Korène a renchéri encore sur le tarabiscotage du texte. Elle fait moins penser à une contemporaine de Louis le Bien-Aimé qu'à une habituée de la chambre Bleue. Elle n'est pas à l'aise dans son artifice. Le naturel dans l'artifice, voilà quelle était la gageure à tenir. Seule peut-être aujourd'hui Mme Madeleine Renaud en eût été capable. Ce qui ne retire rien d'ailleurs au talent particulier de Mme Vera Korène.

De tous les interprètes, M. Daniel Lecourtois m'a paru le meilleur. Jeanne Moreau est une soubrette pimpante avec quelque raideur, Robert Hirsch ne paraît pas très convaincu, Lise Delamare et Bernard Noël sont honnêtes, sans plus. Reste à signaler le gracieux décor et les chatoyants costumes de Jean-Denis Malclès.

Junon et le Paon est une pièce irlandaise en trois actes de Sean O'Casey, dont la même troupe, celle de M. Philippe Kellerson, nous avait déjà donné il y a deux ans *l'Ombre d'un franc-tireur.* Souvenir un peu gênant, car la seconde pièce, qui se passe à Dublin, comme la première, et dans un milieu identique, est, en dépit de solides qualités, moins construite, moins significative que la première. Donc Junon Boyle, vaillante matrone sur l'âge, vit dans un logement assez misérable avec son mari John, qu'elle a baptisé le Paon (parce que cet ivrogne mythomane, et qui se targue d'avoir été capitaine au long cours, ne se montre à son avantage que dans les parlotes des cabarets), puis son fils Johnny, qui perdit un bras dans les combats de la Résistance irlandaise, et sa fille Mary, jolie, coquette, et qui voudrait s'élever au-dessus de sa condition. L'atmosphère est pesante, le capitaine Boyle, sous prétexte d'imaginaires douleurs dans les jambes, se refusant à toute espèce de travail, tandis que Johnny, le manchot, sombre dans un mysticisme terrifié. Survient un garçon pommadé et beau parleur, Charlie Bentham, lequel serre Mary de près et annonce pour la famille Boyle un héritage de 2.000 livres. Le capitaine achète aussitôt meubles et vêtements et tient table ouverte. On voit chez lui l'étonnant « Joxer » Daly, autre ivrogne bégayant, et l'écervelée Maisie Madigan, aux charmes un peu passés. Mais l'héritage ne lui reviendra jamais, le testament étant insuffisamment explicite (c'est le point faible de la pièce) ; les créanciers surviennent, enlèvent tous les meubles, Charlie Bentham disparaît, laissant Mary enceinte, et Johnny, le manchot, ayant dénoncé un de ses camarades de la Résistance, est exécuté. Junon n'a plus que la ressource de fuir avec sa fille pour cacher sa honte et pleurer sur ses malheurs.

L'intérêt profond de *l'Ombre d'un franc-tireur* résidait dans une sorte de satire désespérée de la lutte des *sinn-feiners* pour l'indépendance de leur pays. Cette lutte est ici à l'arrière-plan, puisqu'elle n'apparaît guère qu'à l'occasion d'un règlement de comptes. Le propos de l'auteur a été plus simplement de brosser le tableau sans complaisance d'une famille pauvre dans une ville qui se trouve être Dublin, mais qui aurait pu être aussi bien tout autre ville d'Europe. Son pittoresque noir est relevé par les singularités du caractère irlandais, fait d'un enthousiasme qui s'exerce aussi bien sur la réalité que sur la chimère, et par le romantisme du dénouement. On est bien contraint de penser au Théâtre-Libre, tout en reconnaissant que l'observation de Sean O'Casey refuse de se satisfaire à bon compte, pour saisir sur le vif les traits les plus frappants d'une humanité dégradée, quand il s'agit du capitaine John et autres comparses, ou accablée, mais courageuse devant la mauvaise fortune, dans le cas de Junon.

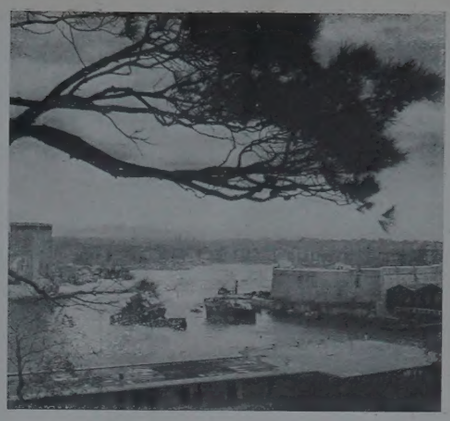
Toute la troupe, menée par Philippe Kellerson sur la scène du théâtre de l'Œuvre, mérite des félicitations. L'extraordinaire Maryse Paillet, dans le rôle de Junon, mène le jeu. Il est impossible de jouer avec plus de prenante simplicité. C'est la vie même. M. Etienne Bierry, en capitaine Boyle, lui donne la réplique avec autant de saveur que son acolyte Julien Verdier. Claude-Emile Roosen, Florence Blot, Jeanne Le Gal ne sont pas moins excellents.

De dr. a g. : MM. Baylot, préfet; Ghiglione, président de la Foire; Louvel, ministre du Commerce et de l'Industrie; Defferre, ministre de la Marine marchande, a l'inauguration.

LA XXVI[E] FOIRE-EXPOSITION DE MARSEILLE

Chaque année, dans Marseille, deuxième ville de France, la Foire internationale apporte une expression tangible et vivante des activités françaises. Or pour la 26e Foire les organisateurs se sont surpassés et les visiteurs, qui se pressent nombreux au pare Chanot, ont pu constater l'ampleur de plus en plus grande que prend cette manifestation commerciale qui, cette fois, a rassemblé plus de 3.000 exposants. De nombreuses sections nouvelles ont été installées et on peut souligner notamment les belles réalisations accomplies dans la section de la Marine marchande et dans la partie agricole de la Foire.

L'inauguration, à laquelle présidaient M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, et M. G. Defferre, ministre de la Marine marchande, entourés des parlementaires marseillais, des autorités officielles et du président de la Chambre de Commerce M. Rastoin, s'était déroulée dans une atmosphère optimiste à laquelle les rayons d'un soleil bien méridional n'étaient pas sans contribuer ! Des « journées » ont été consacrées à plusieurs pays participants : l'Italie, l'Egypte, la Suisse, l'Amérique. Une autre réservée à la terre cuite et à ces arts céramiques dont la Provence est fière. Et la journée des anciens marins aura permis à ceux-ci de se retrouver dans l'ambiance qui leur fut chère. Dans l'éloquent discours qu'il a prononcé au banquet inaugural, M. Louvel a justement félicité les organisateurs qui espèrent dans un avenir très proche, donner un cadre plus ample encore à cette contribution qu'apporte, chaque année, Marseille « porte de l'Orient », à l'expansion du commerce français à travers le monde.



Marseille, porte ouverte sur l'Orient...

... a gauche, la tour du fort Saint-Jean.

LA JOURNÉE DU CHASSELAS A MOISSAC

La célébrité du raisin de table de Moissac est ancienne et solide. Chaque année, l'aimable petite ville exalte les vertus du fruit fameux en une Journée du Chasselas. Cette année la journée prenait un caractère officiel du fait que, tout récemment, le « label » d'origine a été concédé au raisin moissagais, le classant ainsi au nombre des plus exquises productions de la terre de France. Cette consécration administrative a été solennisée en ce jour de fête par une sorte d'hommage paysan. A l'appel de M. Delthil, sénateur-maire de Moissac, les vignerons de la région ont pris l'engagement public de respecter les obligations découlant du « label » afin de maintenir la réputation de ce noble chasselas. Pour juger du parti que leur science a su tirer de conditions naturelles exceptionnellement favorables, il suffisait d'aller admirer les succulentes grappes exposées dans le vaste hall offert, il y a quelque vingt ans, par la Ville de Paris à Moissac ravagé par les inondations. Ce tribut d'admiration, M. Monnerville, président du Conseil de la République, venu avec Mme Monnerville, ne manqua pas de l'acquitter. Et les médecins, par la voix du docteur Rouanet, pionnier des cures uvales, amplifièrent cet hommage.

M. Gaston Monnerville est accueilli par MM. Delthil, sénateur-maire de Moissac, et Cayrou, sénateur du Tarn-et-Garonne.

Les trieuses « cisèlent » les grappes.

PETITES CHRONIQUES

DEUX NOUVEAUX DESTROYERS FRANÇAIS

Au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée à la base navale de Philadelphie (Pensylvanie) et à laquelle assistait l'ambassadeur de France, M. Henri Bonnet, deux destroyers d'escorte américains ont été transférés sous pavillon français en application du pacte d'assistance. Ces bâtiments ont été rebaptisés respectivement l'*Arabe* et le *Kabile*. La France est le deuxième pays à qui sont remis, en vertu du pacte, des navires de guerre, un transfert de deux bateaux du même type ayant été opéré en faveur de la Hollande en juin 1950.

LOUIS PINEAU

Louis Pineau, conseiller technique de l'Union des chambres syndicales des pétroles, commandeur de la Légion d'honneur, est mort subitement à l'âge de soixante-deux ans. Ancien saint-cyrien, Louis Pineau avait à son actif de brillants services pendant la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle il fut grièvement blessé. Il fut nommé après la guerre directeur de l'Office national des combustibles liquides, devenu plus tard l'Office des carburants, poste qu'il dut quitter en 1940. L'autorité de Louis Pineau dans les milieux scientifiques et industriels était considérable et il avait souvent représenté la France dans des réunions internationales.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Olivier Philip. — *Le Problème de l'Union européenne* (Ed. de La Baconnière).

Il n'est personne qui ne reconnaisse que l'union des peuples de l'Europe est la seule chance de salut véritable du vieux continent. Mais comment parvenir à cette union ? Les avis diffèrent, souvent même s'opposent. En fait, l'obstacle essentiel réside dans ce qu'il faut bien appeler les « nationalismes », qui répugnent à plier les particularismes, les différences et les souverainetés au bénéfice d'une organisation mise au service d'une communauté englobant les Etats. Il faut donc que les peuples — et d'abord les gouvernants — apprennent à penser « européen », avec ce que cette notion implique de renoncement. Faut-il pour autant niveler l'Europe et chercher à éliminer tous les antagonismes dont elle a vécu ? Entreprise impossible sans doute, meurtrière assurément, estime M. Denis de Rougemont dans l'excellente préface qu'il a donnée au livre de M. Philip. S'il est des compromis indispensables, il en est qu'il serait vain de chercher. La solution, pour M. de Rougemont, se trouve dans le régime fédéraliste. L'aspect en est double, et c'est à le décrire que s'est attaché M. Philip dans son livre, clair et abondamment documenté. Réaliser l'union économique est indispensable. Elle implique une union politique préalable, et celle-ci est irréalisable sans une autorité politique supérieure juridiquement organisée. Vaste et complexe entreprise dont s'aperçoivent les linéaments.

M. Jean Alazard, conservateur du musée d'Alger, vient de publier aux éditions Henri Laurens le premier tome d'une *Histoire de l'art italien*. Celui-ci comprend la période qui va des origines à la fin du XIV[e] siècle, et l'auteur établit une vaste synthèse des grandes tendances artistiques de cette période, aussi bien pour l'architecture que pour la sculpture, la peinture ou les arts mineurs.

M. Jean Alazard est un érudit qui se passionne, comme Berenson, pour l'art italien, dont il parle avec la même compétence.

« LE GOLF » REPARAIT

Nous apprenons que la revue *le Golf*, dont la publication avait été interrompue depuis 1939, vient de reparaître.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA GUERRE :

Amiral William D. Leahy, *J'étais là*, préface de Harry Truman (Plon, 578 p.). Ambassadeur des Etats-Unis en France et chef d'état-major des présidents Roosevelt et Truman, l'auteur a pris part à toutes les délibérations diplomatiques ou militaires qui ont orienté la conduite de la guerre. Son témoignage sur le comportement du gouvernement de Vichy est à verser au dossier du procès Pétain. Comme expert militaire, l'amiral Leahy a eu chaque matin, pendant des années, une conférence avec le président des Etats-Unis. On notera quelques jugements assez réticents à l'égard de la France à propos de l'entrée de celle-ci dans le Conseil de sécurité avec usage du droit de veto. Et aussi les efforts que l'amiral déploya pour essayer d'adoucir le sort de l'Allemagne, dans la crainte de voir celle-ci se livrer quelque jour à une « réaction désespérée ». Pour lui, la destruction du militarisme allemand, décidée à Yalta, allait faire de la Russie la puissance dominante en Europe.

L'auteur conclut que, tant que les Nations Unies n'auront pas le moyen de garantir le monde contre la guerre atomique, « les Etats-Unis devront posséder plus de bombes atomiques, et de meilleure qualité, que n'importe lequel de leurs ennemis. »

LA FRANCE D'HIER :

Jeanine Delpech, *Louise de Kéroualle* (Flammarion, 258 pages). Un épisode de la guerre diplomatique au Grand Siècle. « Le ruban de soie qui serrait la taille de M[lle] de Kéroualle unissait la France à l'Angleterre », disait Saint-Evremond. Cette petite Bretonne romanesque a tenu dans les coulisses de la grande histoire un rôle de premier plan. Louis XIV l'envoya en Angleterre pour séduire Charles II, « le monarque le plus débauché d'Europe ». Elle s'acquitta à merveille de sa mission, devint duchesse de Portsmouth et fit entre les deux cours la pluie et le beau temps, bien qu'en butte aux attaques des ministres du roi. Infidèle à son royal protecteur, elle connut la disgrâce et mourut en France.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES INVENTIONS

Carte sur table

Tous les automobilistes savent combien il est difficile d'utiliser une carte routière. A moins d'être accompagné, il faut pour la déplier et la consulter arrêter la voiture. Cet inconvénient pourra désormais être évité grâce à ce petit appareil. Il suffira au conducteur de tourner un bouton pour que la carte se déroule devant ses yeux. Solution simple et pratique.

Pour les automobilistes

Après la jauge d'essence et l'avertisseur de niveau d'huile, voici le manomètre automatique. Lorsque la pression d'air dans l'un des pneus s'abaisse au-dessous du niveau de sécurité, une petite lampe blanche s'allume au tableau de bord. Le dispositif serait prochainement mis dans le commerce.

CHRONIQUE FLORALE

La jacinthe

Les Grecs expliquaient la naissance de la jacinthe par une maladresse d'Apollon. Celui-ci s'exerçait au lancement du disque avec un jeune homme nommé Hyacinthe. Le disque lancé par le dieu vint frapper à la tempe son ami, qui en mourut. Désespéré, Apollon fit éclore du sang de son malheureux compagnon une fleur qui reçut le nom de hyacinthe, d'où jacinthe.

Cette fable montre que la jacinthe, même sauvage, était assez belle pour inspirer une légende à laquelle était mêlé un dieu. Pourtant la jacinthe est sans conteste aujourd'hui infiniment plus belle, et les amateurs de cette fleur sont chez nous extrêmement nombreux.

LES SPECTACLES

MONTPARNASSE - GASTON BATY
Directrice : MARGUERITE JAMOIS
LE VOYAGEUR SANS BAGAGE
JEAN ANOUILH

ATHENÉE - LOUIS JOUVET
dans
TARTUFFE
MONIQUE MELINAND avec DOMINIQUE BLANCHAR
FERNAND RENÉ **GABRIELLE DORZIAT** LÉO LAPARA
PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 H.

VARIÉTÉS
MAURICE CHEVALIER

LA FOIRE DE GAND

Bien qu'elle n'en soit encore qu'à sa cinquième apparition, la Foire internationale de Gand est déjà une des premières d'Europe, et son succès croît d'année en année. Il est vrai que l'on ne peut rêver plus beau cadre pour une manifestation de cet ordre. La capitale de la Flandre, qui fut au moyen âge un des centres commerciaux les plus vivants de l'Europe, a derrière elle un passé dont les souvenirs architecturaux attirent encore de nombreux étrangers. L'exposition a été inaugurée par le premier ministre de Belgique, M. Phollien, que l'on voit écoutant avec attention le discours inaugural du président de la foire, M. Cl. Morraye.

L'EXPOSITION DU CUIR

Une exposition inaugurée à la porte de Versailles par M. Louvel, ministre du Commerce et de l'Industrie, est venue rappeler au public l'importance de l'industrie du cuir, la troisième de France pour le volume des échanges. En l'organisant, fabricants et grossistes ont renoué avec une tradition vieille de plus de vingt ans. Les visiteurs manifestent un vif intérêt à parcourir les quelque cinq cents stands qui offrent tous les aspects du cuir, depuis les spécimens de cuir vert, les peaux tannées et la mégisserie jusqu'aux plus délicats ouvrages de maroquinerie. Gants, sacs à main, souliers, serviettes, somptueuses garnitures de bureau, larges et confortables fauteuils, tout semble conçu pour le plaisir des yeux et pour le confort le plus luxueux.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Les Frères de Saint-Vincent-de-Paul ont conduit à Rome un pèlerinage de trois cents ouvriers français. Le cardinal Roncalli, protecteur de la congrégation, a rappelé en les accueillant le pèlerinage que firent en 1849 les mêmes Frères de Saint-Vincent-de-Paul pour saluer à Gaète le pape Pie IX, alors exilé dans cette ville.

A La Grand'Combe, le 1[er] octobre, seront inaugurées les écoles que les mineurs ont construites pour remplacer celles qu'ils occupaient depuis cent ans et dont ils ont été privés par la nationalisation des houillères.

La ville du Mans a commémoré solennellement sa libération en 1944 par un pèlerinage à la grande basilique de Notre-Dame-du-Chêne, vieille église du XV[e] siècle. La cérémonie était présidée par M[gr] Grente, archevêque-évêque du Mans, entouré de nombreux évêques des diocèses voisins.

Nogent-le-Roi, où naquit Jeanne de France, fille de Louis XI, dont la canonisation a récemment donné lieu à Rome à d'imposantes cérémonies, a célébré en grande pompe le souvenir de son illustre enfant. M[gr] Harscouët, évêque de Chartres, qui présidait cette cérémonie, inaugura, en présence d'une foule nombreuse accourue des environs, une statue dédiée à la sainte.

COURRIER MUSICAL

Alors que notre temps montre une renaissance du goût pour la musique d'intimité, Paris restait la seule capitale dépourvue d'une société de musique de chambre. Situation paradoxale, à laquelle vient de remédier cette récente initiative : sous le titre « les Amis de la musique de chambre », voici que se fonde une association qui reprend les traditions de ses aînées disparues depuis la guerre (« la Trompette » et « Entre soi », de si noble mémoire). D'éminents spécialistes du genre président aux destinées de la nouvelle venue ; ils sont, pour la plupart, fondateurs d'un quatuor (Calvet, Pascal, Lœwenguth) ou d'un ensemble instrumental (Hewitt, Jamet, Pasquier, Passani) de mondiale renommée. Le but est simple : il s'agit de faire entendre, à côté d'œuvres du répertoire habituel, des compositions trop rarement exécutées, d'accueillir pour cela les meilleurs groupements français ou étrangers en leur assurant un public fidèle et de permettre aux jeunes artistes de se faire entendre dans un climat de sympathie.

J'ai lu d'un œil favorable le programme des concerts prévus pour la saison 1950-1951 : il mérite l'attention. Une part importante est faite à la musique française, sans préjudice de chefs-d'œuvre des grandes écoles étrangères ni de rapprochements efficaces des maîtres du jour et du passé. Les connaisseurs se promettent, j'en suis sûr, un vif plaisir de l'audition du quatuor de Roussel ou de la *Primavera* de Kœchlin, de *Introït, Récit et Congé* de Florent Schmitt, ou du *Thème et variations* de Messiaen, comme aussi du *Duo concertant* de Stravinski ou du deuxième quatuor de Tipett (ce représentant remarquable de la jeune école britannique) pour l'interprétation duquel l'Amadeus String Quartet est si parfaitement désigné ; il n'empêche qu'on se doit réjouir de voir la *Chaconne* de Purcell ou les *Variations sur un thème de Hændel* de Beethoven tirées de l'oubli : ce sont là morceaux d'importance qu'il convient de révéler à un public éduqué, en attendant que de plus vastes audiences leur soient ménagées. Car il faut ajouter que « les Amis de la musique de chambre », soucieux de préserver le caractère intime des seize manifestations prévues d'octobre à mars prochains, ont choisi une salle de dimensions restreintes, en l'espèce la salle Marceau-Chaillot ; ainsi va s'épanouir pendant l'hiver la fleur des musiciens *a camera*.

L. MAURICE-AMOUR.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Il y a près d'un an, l'éminent pianiste Alexandre Braïlowsky, lors d'un passage à Paris, donna un récital sans auditeurs dans les studios de la Radiodiffusion, avec la sécurité de pouvoir rejouer à volonté les phrases dont l'interprétation ne lui donnerait pas entière satisfaction. Une importante partie du programme de cette journée a été de nouveau diffusée. L'enregistrement du *scherzo* de Borodine est en tout point réussi. Par contre, les *Tableaux d'une exposition*, de Moussorgsky, semblent beaucoup moins vivants dans leur version originale pour le piano que dans l'éblouissante transcription orchestrale dont Maurice Ravel les a enrichis. Quant à la *Grande Sonate en si bémol mineur* de Chopin, le remarquable virtuose polonais l'a exécutée avec une grande profondeur d'expression, établissant un contraste saisissant entre le thème principal, sombre, bien scandé, de la marche funèbre et le second sujet, empreint d'une douce sérénité. Sous ses doigts agiles cela brillait comme une lumière dans la nuit, apportant aux mortels une lueur d'espérance.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Roger Bellion. *Les Pays refuges* (Le Pigeonnier).

M. Roger Bellion obtint en 1943 le prix Guillaume-Apollinaire pour son livre de poèmes *les Faubourgs du ciel*. Son nouveau livre est à peine plus qu'une plaquette, une vingtaine de poèmes aux rythmes divers mais classiques. L'auteur cite quelques noms de pays, mais les vrais pays refuges sont pour lui ceux du rêve. Des impressions indécises et floues, mais d'un charme indéniable. Un vrai poète.

FAITES VOUS-MÊME VOTRE PRINTEMPS...

Pensez dès maintenant à planter les tulipes, jacinthes et narcisses qui fleuriront en avril votre terrasse, votre jardin, votre maison tout entière.

COURS ET LEÇONS

Franç. lat. grec, prép. bacc. p. prof. expérim. 30 ans enseig. Coll. S.-Croix Neuilly, auteur manuel réputé. **GUILLAUME, 92, Bd Suchet, PARIS-XVI^e.**

L'AMEUBLEMENT

du nouveau bâtiment du siège

de la

BANQUE DE FRANCE

a été réalisé

par les Établissements

SCHMIT

396, RUE SAINT-HONORÉ — PARIS

Téléphone : Opéra 60-60 - 30-92 - 32-79

Des **MILLIERS** *ont réussi*

par l'Ecole A.B.C.

dans **l'ART d'ECRIRE**

DEVENIR "ÉCRIVAIN"

est possible à tous ceux qui ont assez de volonté pour s'y préparer. Mais comment y parvenir ? Aujourd'hui il n'y a plus de place pour les médiocres. Celui qui veut réussir doit s'armer afin de mettre de son côté toutes les chances. Ecrire est un métier, un métier qui s'apprend.

ÊTRE PUBLIÉ :

Nous pouvons faire pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves, maintenant romanciers, journalistes, lauréats de prix littéraires, rédacteurs publicitaires...

VOUS POUVEZ ESPÉRER

Car il existe une méthode dont l'unique but est de vous donner une véritable formation professionnelle. Vous verrez votre personnalité s'affirmer, votre vocabulaire s'enrichir, votre style devenir l'expression exacte de votre pensée.

SAVOIR BIEN RÉDIGER ...

vous poussera devant les autres dans n'importe quelle occupation et augmentera de 50 % votre valeur personnelle.

LES BONS RÉDACTEURS SONT RARES

La secrétaire qui répond au courrier, le technicien qui rédige un rapport, l'homme d'affaires qui doit écrire des lettres convaincantes, le médecin qui prépare un mémoire, l'employé qui se présente dans une nouvelle maison ont besoin d'un style clair, précis.

ON VOUS JUGE SUR VOS ÉCRITS

Toute l'orientation d'une vie peut dépendre de quelques pages bien ou mal rédigées. Que de réussites dues à une simple lettre qui tranche sur la médiocrité des autres Mettez cette chance de votre côté et soyez à la hauteur de vous-même lorsque vous écrivez. Vous pouvez acquerir en très peu de temps cette maîtrise du style et cette facilité à rédiger.

NOUVELLE BROCHURE GRATUITE :

Notre brochure " L'Art d'Ecrire " vous apportera des informations inattendues et même une sorte de révélation ainsi que la réponse aux questions que vous pourriez vous poser tant sur votre avenir d'écrivain que sur la manière de posséder rapidement un bon style. Demandez-la aujourd'hui même en envoyant ou recopiant le coupon ci-dessous

ÉCOLE A.B.C. (RÉDACTION E 42)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part. votre brochure "l'Art d'Ecrire" (Ci-joint 15 frs pour frais d'envoi).

Nom .....

Adresse .....

Pour la Belgique : 18, r. du Méridien, Bruxelles

UNE ASCENSION SANS PAREILLE (SOUVENIRS DU BARON DE CRAC), par CAMI.

« Plus tard, l'homme, tout est possible,
Gravira le mont Blanc un jour,
Mais il était inaccessible
Au temps de mes jeunes amours.
Moi, qui coiffa d'une perruque
Le mont Chauve, aux sinistres flancs,
Redressant mon torse et ma nuque,
Je dis : « A nous deux, le mont Blanc ! »

En novateur, comme de juste,
Je pris pour guides deux chamois,
Deux isards des Alpes, robustes,
« Cordés » derrière et devant moi.
Je risquais à ce jeu le pire,
Mais je ne fais rien au hasard,
Et ce n'était pas, je peux dire,
Jeu de l'humour et de l'isard !

Le premier chamois grimpait vite,
De roche en roche, et sans émoi,
Vif, je bondissais à sa suite,
Soutenu par l'autre chamois.
D' « aiguilles » le mont Blanc fourmille,
Et pour ne pas être estropié
J'avais pour enfiler l' « aiguille »
Deux grands dés à coudre à mes pieds !

Franchissant gouffres et abîmes,
Mes chamois à la queue leu leu,
Lorsqu'enfin j'atteignis la cime
De ce mont Blanc, j'en restai bleu !
Mais comme toujours dans mon âme
Vont de pair la gloire et l'amour,
Je fis flotter comme oriflamme
Un mouchoir de la Pompadour !

Je m'apprêtais à redescendre,
Un vautour passe, bondissant,
Par les pattes je peux le prendre
Et en vol plané, je descends !
Pour célébrer, je l'imagine,
Mes chamois, naquit Chamoinix,
C'est exactement l'origine
Et l'ancien nom de Chamonix ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

SAMEDI PROCHAIN
7 OCTOBRE

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL
HABITUEL

CONSACRÉ AU

SALON DE L'AUTOMOBILE

60 PAGES DONT 16 EN HÉLIOGRAVURE ET 12 EN COULEURS. ILLUSTRÉES DE TRÈS NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES ET DE DESSINS

VOUS Y TROUVEREZ

UNE DÉCLARATION SUR LE PROBLÈME DE L'ESSENCE DU BARON PETIET, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE SYNDICALE DES CONSTRUCTEURS D'AUTOMOBILES, ET DU COMTE H. DE LIEDEKERKE-BEAUFORT, PRÉSIDENT DE L'AUTOMOBILE CLUB DE FRANCE ET DE LA FÉDÉRATION NATIONALE DES CLUBS AUTOMOBILES

L'OPINION DES GRANDS CONSTRUCTEURS D'AUTOMOBILES DU MONDE

LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DU SALON

LA VOITURE DE M. VINCENT AURIOL ET DE S. A. R. LA PRINCESSE ELIZABETH

LA PRÉSENTATION DES ACCESSOIRES : DE L'UTILE AU SUPERFLU

UNE ÉTUDE SUR LES TAXIS : VOITURES EN UNIFORME

UNE ENQUÊTE SUR LES PROBLÈMES QUE POSE LA CIRCULATION A PARIS ET SUR LES AUTOS-ÉCOLES

PROMENADES EN ILE-DE-FRANCE

ET

UN PASSIONNANT REPORTAGE

ILLUSTRÉ DE PHOTOGRAPHIES PRISES SUR LE VIF ET DE DESSINS EN COULEURS D'ALBERT BRENET :

CONCEPTION ET NAISSANCE D'UNE VOITURE DE COURSE

PRIX : 400 F

RETENEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL OU A « FRANCE-ILLUSTRATION » 13, RUE SAINT-GEORGES - PARIS